N° 68. — Volume XII Août 1933

Eudia

SÉRÉNITÉ



LA VIE VÉGÉTALE

La première manifestation extérieure de la vie est celle du végétal. Nous le voyons sortir de terre, ouvrir lentement des feuilles qui nous semblent bien fragiles pour sortir de la masse informe du sol, puis nous voyons sa tige croître, ses feuilles prendre consistance, devenir un feuillage véritable. Enfin vient l'époque des fleurs et elles nous enchantent par la délicatesse de leur forme, par le charme et la variété de leur coloris, par la suavité de leurs parfums. La belle corolle s'effeuille, le fruit se forme, puis la graine. Et la vie poursuit sa chaîne sans fin avec des unités nouvelles.

Nous avons vu le minéral tendre vers le cristal, vers la forme nette et arrêtée qui lui donnera plus de lumière. Le végétal distinguera son activité par une tout autre puissance. C'est la polarité qui le guide, démontrant pleinement la vie, la sensibilité de la vie, et même une certaine conscience.

Il n'est rien au monde qui soit plus rythmique que la plante. Si elle présente des irrégularités, c'est que les pierres du sol, les entraves du monde visible, trop d'obscurité, pas assez d'air, trop ou pas assez de chaleur ont entravé la croissance régulière. La plante s'élance du sol verticalement et, tout de suite, elle cherche la lumière qui lui donnera sa véritable vie. Toutes les

émission qui se font par elle s'organisent selon les nombres les plus précis. Les branches qui s'inscrivent sur le tronc, les feuilles qui s'insèrent sur les branches, suivent des lois immuables. Toute cette vie tourne autour d'un axe et les distances sont souvent mesurées avec un art, une science qui pourraient inspirer les savants et les architectes.

La fleur, à son tour, montre un soin singulier de répondre sans cesse à un rythme numéral. Chaque fleur est une étoile, modifiée parfois selon le caractère de l'arbre ou de la plante, mais toujours réductible à une forme géométrique. Dans les arbres à fruits, c'est presque toujours l'étoile à cinq pointes qui en régit l'épanouissement. Il semble que ce nombre, qui est celui de l'activité humaine suivant son libre-arbitre, préside aussi à cette forme délicieuse de la fleur qui nous apportera, lorsque le temps en sera venu, l'aliment nécessaire pour soutenir notre action et notre volonté. Les fleurs des monocotylédones sont à 6 pointes comme le flocon de neige, comme si, dans ces plantes qui nous donnent le blé, le lys, les plus beaux symboles floraux, nous devions prendre la leçon parfaite de l'acquiescement à l'harmonie préétablie du macrocosme.

La plante se dirige vers la lumière avec une sorte de passion. Si vous enfermez une plante dans un endroit obscur, elle se dirige, en dépit de la pesanteur et de sa forme coutumière, vers le côté d'où lui viennent des rayons, même chichement mesurés. Il est des plantes qui se tournent avidement vers le soleil, comme le haut tournesol, comme l'héliotrope embaumée, comme le doux hémérocalle. A mesure que l'astre paraît tourner sur l'horizon, la plante tourne sur sa tige, et, quand il s'incline à l'ouest, la fleur se penche comme un ami qui regarde partir son ami et n'arrive pas à se détacher de la silhouette qui semble se fondre à l'horizon.

Toutes les plantes ne manifestent pas aussi ouvertement leur désir de clarté, mais, dans leur formation intime, toutes en ont également besoin. C'est sous l'influence de la lumière que la plante, par tous ses organes verts, s'empare de l'acide carbonique et nous restitue de l'oxygène, purifiant ainsi l'atmosphère que nous respirons. La nuit, la plante respire à la manière animale, restituant de l'acide carbonique et prenant de l'oxygène. C'est seulement sous l'influence de la lumière qu'elle accomplit sa merveilleuse fonction de salubrité. De même, ce n'est que par la connaissance parfaite que l'âme s'accoutume à une charité parfaite. Car, s'il est des êtres supérieurs qui parviennent d'un seul bond à ces sommets de l'amour qui nous permettent de prendre sur nous le mal afin d'en dégager autrui,

c'est surtout à l'adepte que cette mission est confiée, car l'adepte sait comment se libérer des forces mauvaises dont il a dégagé autrui, car l'adepte sait demander à la lumière la force suffisante pour métamorphoser le mal en bien, pour « extraire le diamant des foules impures », selon l'expression de Renan. Mais, quand l'amour divin l'abandonne — le plus souvent par sa faute — l'adepte n'est plus qu'un homme comme les autres; il émet le mal parce qu'il est privé de lumière.

Une légende hindoue veut que la voix des dieux, incomprise des êtres inférieurs aussi bien que des démons et des hommes impurs, se soit réfugiée dans les arbres. C'est pourquoi le bois est presque toujours une matière très pure. C'est pourquoi la matière végétale est constamment vivante. Le vin « travaille » tous les ans au moment de la poussée des sèves. Au même moment, les bois, même vieux, émettent des craquements qui semblent regretter la vie. La forêt prophétique n'a pas cessé de vivre dans le bois manufacturé.

Les anciens écoutaient la parole des arbres et lui demandaient des oracles. Les chênes de Dodone annonçaient l'avenir. C'est pourquoi le premier navire qui effectua un voyage au long cours, le navire Argo, bénéficia de deux grandes faveurs sacrées: il eut Orphée, fils d'une Muse, comme ordonnateur des rites sacrés; il eut, pour former son étrave, un des chênes dodonéens qui devait montrer la route véritable aux hardis pilotes qui allaient vers la toison d'or initiatique, sans autre guide que leur désir.

De ce que la plante ne profère pas de paroles distinctes, il serait absurde de conclure qu'elle est dépourvue de sensibilité. Il ressort clairement des travaux de sir Chunder Bose que la plante vit et souffre aussi bien que l'être animal. Sous une action déterminée, ses feuilles se ferment, se plissent, se recroquevillent; ses fleurs se ferment et se fanent. Ce n'est pas une action aveugle ni fortuite. Au moment de l'orage, le délicat liseron des champs roule sa corolle avec soin afin que le choc brutal des gouttes n'en déchire pas le soyeux cornet. Les mimosées referment leurs feuilles au moindre contact; de là vient cette épithète de *mimosa pudica* donnée à l'une des plus mobiles sensitives. L'oxalis des champs rabat ses feuilles le long de la tige à toute menace d'orage, indiquant au cultivateur qu'il est temps de rentrer chez lui, s'il veut éviter une averse.

Il est bien difficile de nier une sensibilité à des êtres si bien et si richement doués sous ce rapport. Si la sensibilité de la plante est différente de la nôtre,ce n'est pas un motif pour qu'elle n'existe pas. Quand elle pousse la corolle à se tourner vers

la lumière, elle peut nous servir de leçon. Quand elle devient un symbole de la pureté, elle peut nous être un exemple.

Eudiaste, contemple ces merveilleuses fleurs que la Nature a décorées d'une beauté si riche et si délicate. Savoure les fruits succulents que l'arbre te tend d'un bras fraternel. Ils sont la nourriture merveilleuse qui te fera le mieux communiquer avec l'âme du monde créé. Ils te sont donnés sans effort, sans arrachement, sans l'atroce effusion du sang. Ils sont des globes de parfums et de saveurs, chauds encore du soleil qui les a fait mûrir. Ils sont le symbole d'une âme parvenue au terme de ses travaux et qui s'enrichit encore de son sacrifice entier. Vois la nature végétale et apprends d'elle tout ce qui te manque, tout ce que tu peux et dois encore acquérir.

Vois comme cette plante débile, cette feuille à peine distincte qui a percé mystérieusement la coque dure de sa graine pointe vers la lumière à travers le sol noir. Son désir ne connaît pas d'obstacle. Ce minuscule bourgeon n'a rien de notre âme hésitante. Il ne se demande pas s'il pourra briser sa prison, si la coque ne lui présentera pas une résistance invincible. Non, il se jette de toute sa force contre cette coque, et, comme la Nature est œuvre divine, elle mesure les résistances aux forces nécessaires; elle n'oppose aucun obstacle invincible à ce qui doit arriver; elle fait s'entr'ouvrir la coque juste au moment où le bourgeon se présente, car la vie doit fleurir en toutes choses: c'est la loi de l'évolution.

Regarde la plante, Eudiaste. Scrute d'un œil ravi le rythme parfait de ses verticilles, la disposition de ses feuilles suivant des lois jamais changées. C'est de cette obéissance aux lois que sa beauté est faite. Tu te plains souvent de ton corps et de ton âme, tu les trouves indociles à ton vouloir, tu gémis de les trouver moins agiles et moins souples qu'il faudrait pour ton utilité ou pour ton agrément. N'as-tu jamais enfreint les lois de la vie sage? N'est-ce pas toi qui as créé leur indocilité par tes écarts de conduite? Ta pensée, tes affections, tes actions et ton hygiène sont-elles toujours, ont-elles toujours été telles qu'elles doivent être pour leur entière perfection? Tu souris sans répondre.

Certes, la plante enchaînée au sol ne paraît pas avoir les tentations auxquelles les plus sages d'entre nous risquent encore de céder. Mais la continuité de son orientation et de sa vie nous montrent que nous avons toujours quelque chose à apprendre, même des créatures inférieures auxquelles l'évolution à laquelle elles sont promises n'a pas encore accordé les biens dont nous jouissons et dont nous avons souvent abusé.

Regarde la plante enfermée dans un lieu obscur de la même manière dont ton esprit est lié à la prison de ton corps. Si tu peux te laisser distraire de ton avenir infini, il n'en va pas de même de la plante dirigée par un sûr pouvoir: c'est sans cesse vers le soleil qu'elle dirige sa tête. C'est sans cesse vers la lumière que son parfum s'épanche comme un secret d'amour.

Ce Soleil qu'elle adore, c'est, pour toi, dont l'âme cherche sans cesse l'absolue vérité, le Dieu que l'Initiation te fait chaque jour mieux connaître. Que chacun de tes instants se dirige vers sa Lumière. Il n'est pour toi pas d'autre vie que celle qui descend vers toi dans cette flamme lumineuse dont le Soleil n'est que l'image.

Certes, l'initié d'Egypte savait parfaitement que le Soleil n'est pas un Dieu, mais il voyait, dans cet animateur merveilleux de notre système planétaire, l'image la plus juste qui se puisse trouver de ce Dieu créateur et animateur de toutes choses. Il divinisait ou, mieux, personnifiait les Forces, car il tenait à leur rendre hommage, à les remercier de leur aide; il suivait de l'Orient à l'Occident le Soleil du matin, Horus, Phrâ, le soleil des deux horizons qui domine sur le midi; il suivait aux pentes de l'Ouest l'Osiris défaillant du soir et, jusque dans son périple nocturne, sa piété le suivait au pays des ombres, parce qu'il savait que, pour Dieu seul, la mort n'est pas.

Son ambition, c'était de se dégager de cette gangue terrestre, de se purifier de tout ce qui pesait en lui, de laisser au tombeau factice les tares de sa prison de chair. Il savait que, ce faisant, il se préparait à rejoindre le Dieu paternel dans la barque des millions d'années. Mais ce Dieu, dont le Soleil est la figure visible, c'était bien plus que le Soleil, c'était l'Amon des Amen, le Caché des Cachés, qui s'abrite dans la Lumière pour se dérober aux regards qui n'ont pas encore le droit de la contempler.

Du haut de cette lumineuse image, il souriait au monde, au lotus qui se ferme pour la nuit, aux plantes qui cherchent le jour et, plein de bonté pour l'adepte, il bénissait chaque matin celui qui, soucieux surtout de bien faire, le recherchait en toutes choses, ne voyait que lui dans toutes les formes concrètes. Fais de même, Eudiaste, cherche la Vérité unique sous le voile exquis des symboles vivants et tu sentiras en ton âme croître la Paix divine, le joyeux Sacrifice, l'éternelle Sérénité:

EUDIA

Henri DURVILLE

LE CORPS PHYSIQUE

par M. Philippe DELEUIL

Nous savons que l'être humain est composé de différents corps, dont le plus bas dans l'échelle s'appelle le corps physique, auquel on attribue le siège des fonctions physiologiques.

Qu'est donc ce corps et jusqu'à quel point nous est-il personnel?

Le corps physique n'est pas « un »; il est une association; il est la réunion de différentes matières qui semblent s'être soudées par l'énergie interne que constitue le souffle de vie.

Mais, en réalité, on ne doit pas dire « mon corps », en parlant de la substance qui tombe sous nos sens grossiers.

Le corps physique est constitué par des éléments de différentes sortes en perpétuel changement, en transformations incessantes. Nous ne sommes pas aujourd'hui ce que nous étions hier et demain nous serons déjà un autre être.

Les cellules constitutives naissent, vivent, s'usent et meurent sans cesse.

Nous assimilons aujourd'hui des éléments étrangers qui vont rénover une partie de notre corps, et, en même temps, nous rejetons les cellules mortes qui ont accompli leur rôle provisoire et qui vont retourner au Grand Tout.

Cette goutte d'eau que nous buvons va devenir partie intégrante de notre être physique pendant un temps que nous ignorons.

Dans l'Univers, il y a une infinité de gouttes d'eau sensiblement semblables en apparence; celles-ci se déplacent rapidement, soit dans les nuages, soit dans les cours d'eau et les océans.

Cette goutte d'eau que nous buvons faisait peut-être partie d'un fleuve de l'Amérique. Nous sommes donc constitués par un élément américain et cette goutte d'eau, que nous allons éli-

miner dans quelques jours, ira peut-être se fixer dans une plante qui sera mangée par un animal, lequel servira de nourriture à un être quelconque qui l'éliminera à son tour pour la rendre au Grand Tout, au Mouvement universel des atomes qui créent et dissocient sans cesse les corps que nous croyons immuables.

Et encore cette goutte d'eau considérée n'est-elle pas immuable; elle est, au contraire, elle-même constituée d'éléments qui vont s'interchanger pendant ce périple.

Notre corps physique n'est donc pas à nous; les molécules de ce corps nous sont prêtées par l'Univers qui les répandra un jour pour former un autre corps qui changera à son tour.

Nous ne sommes physiquement qu'un aggloméré instable et sans valeur. Nous appartenons au perpétuel devenir de la matière. Nous sommes une forme provisoire d'un assemblage d'atomes.

Il n'y a rien de moins personnel qu'un corps physique.

De même qu'avec des briques de même nature, mais en les disposant de façons variées, on peut construire un édifice qui apparaît comme une création originale, de même, nous sommes un assemblage de parties semblables.

Nous sommes physiquement, ni plus, ni moins que le végétal, que le minéral.

Nous ne pouvons avoir une personnalité physique: physiquement, nous ne sommes pas, car ce qui est, c'est ce qui dure, or, nous ne durons pas, nous nous transformons sans cesse. Nous ne sommes jamais identiquement à nous-mêmes, car à chaque seconde une modification organique est apportée à notre structure.

Nous ne pouvons pas dire: « je suis », mais seulement: « je fus », car si court soit l'instant, nous ne pouvons le fixer et le considérer comme présent.

Le Présent ne peut exister et notre corps ne peut jamais être saisi dans son intégrité, car il devient sans cesse.

Cette considération nous conduit immédiatement à la connaissance d'une grande vérité qui nous permet d'aborder cette Voie de l'Evolution que nous recherchons tous.

Puisque ce corps n'est pas à nous, puisqu'il n'est pas Nous, qu'avons-nous à perdre un temps précieux pour nous occuper d'une chose que nous ne pouvons reconnaître comme étant nous-mêmes?

Puisque, dans le visible, nous ne pouvons nous trouver, nous devons nous tourner vers l'invisible et étudier cet invisible. Puisque nous ne pouvons vivre dans une réalité tangible,

c'est que nous vivons dans une autre réalité, qui est, elle, ce qui Est.

Aussi, notre voie s'illumine. Nous quittons les ténèbres et nous apercevons le sentier que nous devons suivre.

Nous sentons que notre véritable vie n'est pas celle de notre corps et nous aspirons alors à nous délivrer de ce sac pour nous élever et atteindre ces cimes où luit la sérénité, véritable porte du Temple de la Connaissance.

Nous nous rendons compte que notre corps n'est qu'un support provisoire, instable, impersonnel et nous ne devons accorder à celui-ci que les soins qu'exigent l'accomplissement rationnel de son rôle.

Le corps n'est pas une idole que l'on doive chérir et dorloter; il est le tabernacle de l'Etincelle divine et il n'a droit à nos égards qu'en considération de ce rôle.

Eudiaste, tu as appris dans les lois de Vie saine comment tu dois entretenir ce corps physique pour qu'il réponde sans cesse au rôle qu'il doit remplir.

Souviens-toi sans cesse que ton corps n'est pas à toi, qu'il appartient à l'Univers, qu'il est une partie constitutive de l'Univers, mais que tu n'existes réellement que dans ce qui dure, ce qui persiste, pour qui la vie et la mort ne sont que des vêtements provisoires que l'on change périodiquement.

Le culte de la Beauté, ce reflet visible de l'Harmonie, t'incite à donner à ton corps un équilibre qui réponde du plan physique au plan spirituel; mais cette recherche de la beauté ne doit pas être un désir de paraître, mais simplement une communion plus intime avec les Rythmes divins qui ne peuvent être que Beauté.

Tu dois considérer ton corps ni plus, ni moins qu'il n'est; et, dans cette connaissance de la réalité physique, tu sentiras un bien-être, un équilibre de perceptions qui te conduira à goûter à cette saveur intérieure qui s'exhale de l'équilibre.

Et ce calme apaisant ouvrira ton cœur à la Sérénité:

EUDIA

Philippe DELEUIL



LA PENSÉE

Même lorsqu'il le désire, l'être humain n'est jamais seul. Autour de lui, des formes flottent sans cesse, dont il est entouré, des formes subtiles ou violentes, des formes émanées de tous les êtres qui vivent, qui ont vécu ou qui vivront. Car ceux qui ne vivent pas encore ont déjà connu cette vie et lui demandent, lorsqu'ils lui seront soumis de nouveau, de leur faciliter les travaux nécessaires à leur évolution, au seul bien qui les intéresse maintenant, celui auquel ils ne pensaient pas quand ils étaient soumis au tourbillon des passions humaines, à toutes les sujétions et les suggestions de notre existence si mal comprise.

De toutes les vibrations qui nous entourent et qui agissent sur nous avec une puissance plus ou moins grande, la Pensée est la plus subtile et c'est peut-être celle à quoi nous obéissons le plus.

On discute une parole; on se dégage d'une volonté qui s'exprime; on se défend d'un commandement, soit qu'on l'estime injustifié, soit qu'on veuille faire montre de son indépendance. On ne discute pas une pensée qui passe autour de vous comme un parfum, sans que rien la précise, mais qui s'impose d'autant plus qu'elle est plus constante et plus vague. Je dis vague pour celui qui la subit car il se peut que l'émetteur soit parfaitement au courant de ce qu'il fait.

Le pouvoir de la pensée est considérable et se transmet d'un être à l'autre avec une force, une vigueur qui s'accroît singulièrement quand on y apporte quelque application. La télépsychie spontanée est à peine discutée de nos jours, tant les cas

sont fréquents où l'on a vérifié son action. On accepte moins la télépsychie volontaire, la création, par un être bien entraîné, surtout par un adepte, d'une pensée volontairement émise et qui, selon certains rythmes, s'accorde si parfaitement avec les vibrations du poste qui doit être récepteur qu'on ne peut se défendre de la recevoir que si l'on est adepte soi-même, si l'on sait se garder des vibrations parasites.

Les sujets très sensibles éprouvent une sorte de pénétration au contact de la pensée, surtout quand cette pensée émane d'êtres sains et robustes d'esprit, car le corps et la force physique ont peu d'action en cette affaire. Les personnes très sensibles pourraient dire ou presque quelles sont les pensées de leur entourage. Sans doute, sauf pour celles qui ont subi une ascèse spéciale, ne pourraient-elles pas entrer dans le détail, mais elles sentent s'il s'agit de pensées purement intellectuelles, ou si elles sont teintées de haine, d'amour, de colère, d'attendrissement, de plaisir. Il en est de même qui voient ces pensées sous des couleurs et avec des formes très distinctes.

Les manifestations de la pensée peuvent se produire de bien des façons différentes.

Il en est qui semblent être cosmiques. On peut se demander, en effet, d'où proviennent certains courants d'idées que, semble-t-il, rien ne faisait pressentir. On a passé des siècles sans se préoccuper d'une question, de quelque manière que ce soit, et, tout à coup, des chercheurs de pays différents, de culture différente, sans s'être concertés, trouvent à cette idée un attrait puissant et, de ces travaux, menés de part et d'autre, une vérité jaillit. C'est ainsi qu'entre 1890 et 1900, les recherches psychiques ont pris un caractère scientifique grâce auquel elles sont arrivées, de nos jours, à la plus utile floraison.

D'autre part, quand l'intimité s'établit entre deux personnes, elles arrivent, surtout après de longues années de cohabitation, à avoir en même temps la même pensée, et cela non seulement dans le domaine des faits matériels du ménage, mais pour des événements qui échappent au monde du foyer.

Par ailleurs, il arrive souvent, quand on est doué de quelque sensibilité, que le souvenir d'une personne s'impose à notre esprit juste au moment où cette personne se dirige vers notre demeure ou quand le facteur nous apporte de ses nouvelles. Il s'est établi un synchronisme entre nous et l'ami lointain et, par d'invisibles antennes, nous sommes entrés en communication.

Dans les cas extrêmes, comme la pensée d'un mourant ou d'un être qui se croit en danger de mort, cette pensée frappe ceux qui la reçoivent avec une particulière énergie. La mère,

l'épouse, la fiancée, la sœur — car, en général, les femmes sont plus réceptives — voit ou entend tout à coup l'absent, le voit se débattre ou perçoit ses appels. Les faits sont trop nombreux, et les concordances d'heure trop exactes pour qu'on puisse faire état des coïncidences qui sont le refuge des incrédules. Non, la pensée est venue, parce qu'elle a bénéficié d'un élan tout particulier provenant du danger et du souvenir.

Mais, en ce qui concerne l'adepte, il peut y avoir davantage: au lieu de se fier non au hasard qui ne saurait être, mais à des circonstances fortuites, il peut diriger sa pensée à volonté; il peut la dynamiser de telle sorte qu'elle se présente au récepteur avec toutes les apparences de la réalité. C'est ainsi qu'aux Indes les fakirs arrivent à créer ces hallucinations collectives, grâce auxquelles les spectateurs voient une corde rester suspendue et un bambin grimper à cette corde, alors que la corde n'a même pas été projetée et que, par suite, l'enfant n'en ait même pas tenté l'ascension. Il est inutile de spécifier que de tels phénomènes ne s'obtiennent que par une longue pratique et ne sont pas des tours de physique amusante.

Pour créer de telles images et les imposer à un auditoire, il est nécessaire d'abord de les former en soi bien nettes et sans possibilité de superposition. Il faut, en outre, une certaine formation de la volonté pour obliger ceux qui doivent recevoir l'image à l'accepter comme réelle, bien qu'elle soit illusoire et invraisemblable.

Eudiaste, tu ne recherches pas de telles satisfactions d'amour-propre. C'est surtout ton développement personnel qui t'apparaît, à juste titre, le but visé par tes efforts. Mais tu ne dois cependant pas négliger les possibilités d'action qui te sont offertes par le rayonnement de ta pensée. Car, si la pensée peut être dirigée avec tant de force et tant de précision qu'elle devienne en quelque sorte un être distinct de celui qui l'envoie, il est peu d'actes dont une telle puissance ne te rende capable.

Toi qui ne souhaites que le bien, vois à quel point tu peux accroître les moyens de le réaliser quand tu es capable d'envoyer ta pensée au loin, ta pensée dynamisée par la volonté bien dirigée qui l'anime d'une vie propre, lui donne une vibration et, parfois même, une forme distincte. On ne veut trop souvent considérer dans les actions de ce genre que le mal qui peut en résulter: on ne veut pas assez comprendre que le bien est plus puissant que le mal et que, si des actes coupables peuvent se produire, on en produirait avec moins de peine de plus importants pour le bien. Mais, contrairement à toute logique,

le bien est souvent pusillanime là où le mal, séduit par un gain matériel et immédiat, se montre d'une surprenante audace.

Et cependant, ô Eudiaste, le pouvoir est presque illimité de ta pensée, dès que tu as pris conscience de ce que tu peux opérer par cette ressource à peu près inépuisable et que tu peux rendre à chaque instant plus efficace par l'application même de ton pouvoir. Tu peux, par la seule émission d'une pensée, même sans que cette pensée soit formulée, même sans que l'être à influencer soit auprès de toi, détourner une âme d'une inclination que tu estimes lui être funeste. Si tu agis suivant un rythme, je veux dire si tu ajoutes à la force de ton action la force qui résulte d'une vibration émise chaque jour à la même heure; si cette vibration s'accompagne d'une parole toujours la même; si tu lui apportes les ailes du parfum et de la musique, tu accomplis un véritable acte de théurgie, d'autant plus que tu as appris à faire appel, en tant que de besoin, aux Forces spirituelles qui ne te refuseront jamais leur appui quand tes actes tendront au bien, dans une intention pure et légitime.

Un exemple t'est facile à trouver dans l'habitude que tu n'as pu manquer de prendre: tu évoques, chaque jour, à 9 heures ou à 21 heures, les Forces spirituelles, en t'associant à l'invocation de tes frères Eudiastes. Tous ensemble, suivant le rythme inspiré de la pensée, vous créez une vibration collective qui est l'âme animatrice de notre groupe, une âme qui fait que tous les Eudiastes sont unis plus profondément qu'ils ne pensent, et que le plaisir ou la peine — la peine, surtout — de chacun ne saurait laisser les autres indifférents.

Toutes ces pensées combinées, tressées, si je puis dire, sur un rythme formé par tous, prennent, de ce fait, une singulière puissance. Des sujets sensibles parviennent à voir de telles âmes collectives et, par leurs formes et leurs couleurs, ils jugent les intentions de ces groupes. C'est un étrange spectacle. En effet, tel groupenent est uni dans la beauté et la douceur comme les pétales d'une rose, et le désir de créer une joie saine et puissante en émane comme le parfum de la fleur. Mais, pour d'autres, il semble qu'ils soient hérissés de tentacules, qu'ils irradient dards et crochets pour blesser et soumettre ceux qu'ils devraient aider.

Il ne faudrait pourtant pas croire que ces derniers soient les plus forts. Nous sommes dans une crise douloureuse; mais, considérons avec attention le monde qui nous entoure. Bien des puissances qui nous semblaient inexpugnables s'écroulent par elles-mêmes, laissant à peine leurs débris pour attester qu'elles furent: « Je n'ai fait que passer, il n'était déjà

plus », dit le Psaume parlant du méchant. Si nous avons des yeux pour voir, nous nous apercevrons que cette formule n'a jamais été plus exacte que de nos jours.

Eudiaste, même si tu crois voir la vertu persécutée et le vice triomphant, sois assuré que ce triomphe sera de courte durée et que le Bien ne peut pas plus manquer à rester maître du terrain que l'aurore ne peut manquer de refleurir après la nuit.

Elève ta pensée, appuie-la sur celle de tes frères: des aînés pour qu'ils te dirigent, des nouveaux-venus pour qu'ils trouvent en toi l'appui que tu reçois par ailleurs. Apprends à formuler ta pensée non seulement dans les mots, mais, surtout, dans le dynamisme de ton action intérieure. Fais que chacune de tes pensées ne soit que bonté active, rayonnement de lumière, réconfort à ceux qui souffrent, radiation fraternelle d'un cœur toujours prêt au dévouement. Nombreux comme nous le sommes déjà, comme nous le serons plus encore demain, l'union de tant de pensées est un levier pour l'action lumineuse qui doit faire lever sur le monde une nouvelle vie: une vie de Clarté, de Joie pure, d'Amitié fraternelle, une Paix fraternelle entre tous les êtres afin que naisse la Sérénité:

EUDIA

Henri DURVILLE

Pensée à méditer :

— Nous ne voyons jamais que l'envers des destinées.

MAETERLINCK : *Pelléas et Mélisande.*

Le MIRACLE de la TEMPÊTE APAISÉE

par M. Bertrand CLAREL

Les quatre évangélistes nous rapportent cet épisode de la vie de Jésus-Christ. Reproduisons leur récit. (1)

D'abord, celui de Matthieu (VIII, 24-28): « Il (Jésus) monta dans la barque, et ses disciples le suivirent. Et voici, il s'éleva sur la mer une si grande tempête que la barque était couverte par les flots. Et lui, il dormait. Les disciples s'étant approchés le réveillèrent et dirent: Seigneur, sauve, nous périssons! Il leur dit: Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi? Alors il se leva, menaça les vents et la mer, et il y eut un grand calme. Ces hommes furent saisis d'étonnement: Quel est celui-ci, disaient-ils, à qui obéissent même les vents et la mer? »

Marc (IV, 35-41) est plus explicite: « Ce même jour, sur le soir, Jésus leur dit: Passons à l'autre bord. Après avoir renvoyé la foule, ils l'emmenèrent dans la barque où il se trouvait; il y avait aussi d'autres barques avec lui. Il s'éleva un grand tourbillon, et les flots se jetaient dans la barque, au point qu'elle se remplissait déjà. Et lui, il dormait à la poupe sur le coussin. Ils le réveillèrent, et lui dirent: Maître, ne t'inquiètes-tu pas de ce que nous périssons? S'étant réveillé, il menaça le vent, et dit à la mer: Silence! tais-toi! Et le vent cessa, et il y eut un grand calme. Puis il leur dit: Pourquoi avez-vous ainsi peur. Comment n'avez-vous point de foi? Ils furent saisis d'une grande frayeur, et ils se dirent les uns aux autres quel est donc celui-ci, à qui obéissent même le vent et la mer? »

Luc (VIII, 22-26) s'intéresse au fait merveilleux plutôt qu'à la date précise où il se passe: « Un jour, Jésus monta dans une barque avec ses disciples. Il leur dit: Passons de l'autre côté du lac. Et ils partirent. Pendant qu'ils naviguaient, Jésus s'endormit. Un tourbillon fondit sur le lac, la barque se remplis-

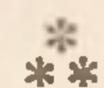
---

(1) Traduction Louis Segond.

sait d'eau, et ils étaient en péril. Ils s'approchèrent et le réveillèrent, en disant: maître, maître, nous périssons! S'étant réveillé, il menaça le vent et les flots, qui s'apaisèrent, et le calme revint. Puis il leur dit: Où est votre foi? Saisis de frayeur et d'étonnement, ils se dirent les uns aux autres: Quel est donc celui-ci, qui commande même au vent et à l'eau, et à qui ils obéissent? »

Jean (VI, 18) nous montre Jésus marchant sur les eaux, c'est-à-dire commandant au monde des passions — nous le verrons — et son récit, quoiqu'en apparence différent, est le même que celui des autres évangélistes:

« Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer. Etant montés dans une barque, ils traversaient la mer pour se rendre à Cafarnaüm. Il faisait déjà nuit, et Jésus ne les avait pas encore rejoints. Il soufflait un grand vent et la mer était agitée. Après avoir ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils voient Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque. Et ils eurent peur. Mais Jésus leur dit: C'est moi; n'ayez pas peur! Ils voulaient donc le prendre dans la barque, et aussitôt la barque aborda au lieu où ils allaient. »



Voici donc les faits. Examinons-les. Il est surprenant de voir Jésus commander « à la mer et aux vents ». Nous avons appelé cela un miracle. Existe-t-il des miracles? Si oui, comment faut-il les entendre?

Dans sa *Clef de la magie noire,* Stanislas de Guaita nie le miracle, car, à ses yeux, « le surnaturel n'existe pas ». Il a été conduit à une doctrine de ce genre par le panthéisme. Pris à la lettre, le panthéisme est un système philosophique qui fut celui de Spinoza, par exemple, et qui est en opposition avec la doctrine traditionnelle. Il n'existe pas dans la Kabbale quoiqu'en aient cru Eliphas Lévi, Ad. Franck et Papus, après Victor Hugo. Au moins, ce dernier intuitivement gêné par le panthéisme, admettait-il contradictoirement un Dieu à la fois personnel et impersonnel. Le livre de M. Denis Saurat sur la *Religion de Victor Hugo* montre bien ce drame dans la pensée du poète. On peut objecter, avant d'exposer la vraie conception de la Kabbale, que si le panthéisme est vrai, Dieu serait inconscient de l'harmonie de l'Univers. L'argument suprême est fourni par M.

René Guénon. La condamnation formelle du panthéisme est impliquée, selon lui, dans l'irréciprocité de relation entre Dieu et le monde. M. Paul L. B. Drach a, dans le numéro du *Voile d'Isis* (1) consacré à la Kabbale expliqué « l'émanation ». « La Cabale, écrit-il, distingue *tout ce qui est* en quatre mondes, subordonnés l'un à l'autre. 1°. Le monde *atzilathique* (émanatif); 2. Le monde *briatique* (créatif); 3°. Le monde *iétziratique* (formatif); 4°. Le monde *aciatique* (factice, factions). Les trois derniers, à partir du monde créatif, sont, ainsi que l'annonce déjà la dénomination de celui-ci, des créations ex nihilo de la puissance divine, et nullement des émanations de l'Essence de Dieu. L'émanation s'arrête donc au premier monde qui seul est *incréé;* elle y demeure concentrée. »

Nous nous trouvons donc en droit d'admettre que le surnaturel existe. Jésus, *Fils de Dieu,* dominait dans les trois derniers mondes, puisqu'il appartenait au premier. Il avait puissance sur les éléments. Il y a miracle, c'est-à-dire phénomène extraordinaire semblant dépasser les forces humaines. Mais, on comprend qu'il est ridicule d'interpréter ce mot dans le sens de fait contraire aux lois de la Nature. L'harmonie cosmique existe. Rien ne peut être produit d'opposé à elle sur les plans supérieurs.

Nous acceptons, en conséquence, la possibilité matérielle de ce récit. Et ce fait lui-même donne lieu à des interprétations de plus en plus subtiles, allant de l'exotérisme à l'ésotérisme.

L'Eglise catholique, gardienne du trésor évangélique, a voulu y voir l'image de sa propre destinée. Son histoire montrerait qu'elle a su mener sa barque au milieu des tempêtes. Voyons cette interprétation première du *fluctuat non mergitur.*



A peine instituée, l'Eglise fut en butte aux persécutions des empereurs romains. Après quoi, elle subit le schisme d'Orient. Ces deux événements sont assez connus pour qu'il suffise de les rappeler. Déformés qu'ils sont par la polémique on ne se fait pas toujours une idée exacte du grand schisme d'Occident et de la Réforme.

Le grand schisme d'Occident se produisit en 1378. Il y eut deux papes: Urbain VI (1378-1389) reconnu par Rome, l'Italie

---

(1) Mai 1933.

du Nord, du Centre, l'Angleterre, l'Empire; Clément VII (1378-1394), installé à Avignon et reconnu par Naples, la France, la Lorraine, l'Ecosse, la Castille. Ils furent remplacés à leur mort. Le Concile de Pise (1409) déposa Grégoire XII et Benoit XIII, les remplaçant par Alexandre V. Les deux papes résistèrent, alléguant qu'un concile œucuménique doit, pour être régulièrement réuni, être convoqué par le pape. D'où trois conciles. Alexandre V mort, Martin V fut élu (1417-1431). Il y eut un nouveau schisme de 1439 à 1447, sous son successeur Eugène IV. Heureusement, Nicolas V (1447-1455) rétablit l'unité. L'Eglise sortait victorieuse de ces épreuves, mais non fortifiée, car elle ne s'occupa pas de corriger les abus qui existaient dans son sein. Extérieurement, tout parut pacifié, et aucun schisme important ne se manifesta sous le pontificat de Pie II (1458-1464), de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI Borgia (1492-1503), de Jules II (1503-1513). Mais la Réforme, qu'on appelait alors la Réformation, allait naître.

Elle eut des causes diverses, politiques, économiques (on désirait séculariser les biens d'Eglise, à l'imitation du roi de France qui, en 1516, partagea avec le pape les richesses possédées par le clergé français), des causes intellectuelles (réveil de l'esprit critique), surtout des causes religieuses (corruption des gens d'église).

Elle fut précédée, au sein même de l'Eglise, par une Pré-Réforme. Guillaume Brissonnet, prieur de l'abbaye de Saint Germain des Près à Paris, entouré de Jacques Lefèvre d'Etaples (ainsi nommé parce qu'originaire du Pas-de-Calais), vivait saintement et en humaniste. Quelle ivresse de lire les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament et ceux des Pères, non dans des résumés, mais directement! Guillaume Brissonnet fut nommé évêque de Meaux. Il fit de Jacques Lefèvre d'Etaples son vicaire général. Autour d'eux des âmes d'élite dont Marguerite de Navarre, plus tard favorable aux réformés, se proupèrent. Le *Cénacle de Meaux* voulait des réformes dans et par l'Eglise. Il mécontenta les catholiques par son intransigeance, et les protestants par sa modération.

Ce mouvement n'eut pas l'ampleur du mouvement protestant, qui reçut de Luther l'impulsion première. Les partisans le dépassèrent, l'accusant de trahison. Il était fils de mineurs et travailla pour entrer dans les Ordres. Il enseigna la théologie.Il appartenait à l'ordre des Augustins. L'affaire des Indulgences le sépara de l'Eglise. Voulant achever la construction de Saint Pierre de Rome, le Pape promit aux pêcheurs ayant une contrition sincère de leurs fautes passées et faisant un don pour

élever ce monument à la gloire de Dieu, des indulgences, c'est-à-dire la remise partielle de la peine dûe à leurs péchés. Les Dominicains furent chargés de distribuer ces indulgences. Des abus sautèrent aux yeux des moins prévenus. Les bons moines expliquaient que c'était là un excellent placement sur l'éternité et que, pour une somme modique, on achetait sa place au ciel. Luther afficha une démonstration de la fausseté d'un tel geste. Un sermon qu'il prêcha, répandit ses idées dans le peuple. Luther (1517-1521) rompt avec Rome. Il affirme des dogmes nouveaux. L'homme, depuis Adam, est privé de libre-arbitre. Ce ne sont pas les œuvres, mais la foi qui sauve: *Pecca fortiter, sed crede fortius.* Pèche hardiment, mais crois plus fortement encore. — La hiérarchie du clergé est abolie. Le disciple du Christ est nécessairement un prêtre. Il a le désir de l'apostolat. D'ailleurs, chaque fidèle est éclairé et guidé dans sa lecture de la Bible, des Evangiles et des Actes des Apôtres par sa conscience, « instinct divin, guide sûr et infaillible », dira plus tard Jean-Jacques Rousseau. Les Réformés s'organisèrent en Allemagne, et, comme à la diète de Spire d'Avril 1529, on voulut retirer aux princes luthériens la liberté religieuse dans leurs états, ils protestèrent. Telle est l'origine du mot protestant.

Zwingle, en Suisse, groupait les partisans de la nouvelle religion, tout en étant brouillé avec Luther à cause de leurs vues divergentes sur la prédestination. Au lieu de croire avec Luther que c'est la foi qui sauve, Zwingle affirmait que c'est le choix de Dieu qui prédestine pour le ciel certains hommes.

Jean Calvin, un français, écrivit, en 1536, l'*Institution chrétienne.* Il est adversaire, lui aussi, du « franc arbitre », c'est-à-dire de la liberté morale. Calvin, installé à Genève, y appliqua ses idées avec la plus grande intolérance, condamnant au bûcher tous ses adversaires, sous prétexte que leur opposition et leur irrédentisme étaient le signe qu'ils se trouvaient prédestinés, en tant que réprouvés.

L'Eglise catholique perdit ainsi beaucoup de ses membres. Toutefois, elle sut faire front à l'orage et reconstitua son unité au *Concile de Trente* (1545-1562) dirigé par le Pape Paul IV Caraffa, puis par Pie IV, Les Jésuites furent d'un utile appui, en particulier le Père Lainez. On maintint la croyance aux dogmes rejetés par les protestants, et on combattit les abus concernant le cumul des bénéfices, la résidence, le casuel. Les décisions du Concile au sujet des mœurs s'appelèrent *Décrets;* celles qui concernaient la foi *Canons.*

L'Eglise eut des luttes à soutenir, au XVIIᵉ, avec les Jansénistes. La Bulle *Unigenitus* condamna les propositions que ren-

fermaient les ouvrages de l'évêque d'Ypres, et avec les quiétistes. Ces derniers furent représentés par Madame Guyon (*Le Torrent spirituel*) et Fénelon, évêque de Cambrai, qui se soumit, après s'être maintes fois dérobé, insaisissable qu'il était dans la controverse. La faveur dont jouit la philosophie de Descartes provoqua un renouveau de rationalisme. Au XVIIIe siècle, les « philosophes » d'Holbach, Diderot, Helvétius, publièrent avec d'Alembert, Turgot et d'autres, l'Encyclopédie, dictionnaire conçu comme machine de guerre contre le Christianisme, d'après le modèle du *Dictionnaire critique* de Pierre Bayle (1694). La Révolution française persécuta le culte catholique, et profana les églises.

Le Pape Pie VI, en Nivôse an V (Déc. 1796-Janvier 1797) dut subir la guerre dirigée par le général Bonaparte. Elle se termina au bénéfice de la France, qui entamait les Etats pontificaux, le 24 Pluviôse (12 février 1797) par le traité de Tolentino.

Heureusement pour l'Eglise, Napoléon signa le Concordat en 1802. Au même moment parut le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand. Ce livre ramenait « sur les genoux de l'église » les âmes avides de la poésie, de la magie de la liturgie catholique, éprises d'art. Bientôt après, Lamennais se sépare de Rome, lors de la condamnation du journal l'*Avenir*. Renan, s'appuyant sur la critique allemande, donne sa *Vie de Jésus* au style évocateur qui ne conservait que le parfum du vase, ainsi qu'on l'a dit. De nos jours, au début du siècle, l'affaire du modernisme permit à l'abbé Alfred Loisy de prendre contre l'Eglise une place originale. Puis, l'excommunication des lecteurs de l'*Action française*. Dernièrement, l'excommunication de l'abbé Turmel, et de l'abbé René Kopp, vicaire de Saint Louis d'Antin, qui s'est tourné vers l'occultisme.

L'Eglise, après vingt siècles d'existence, malgré d'incessants combats, paraît avoir repris une nouvelle vitalité.



Si l'on veut, le miracle de la tempête apaisée symbolise aussi l'âme humaine, ballotée au milieu des passions et des orages de la vie. Elle devrait s'appuyer avec confiance sur Dieu, *ad tutamentum mentis et corporis*, dit le prêtre en célébrant la messe. Cela, surtout, lorsque Dieu semble dormir. A nous de forcer, en quelque sorte, son attention en le priant sans cesse.

Contentons-nous d'indiquer le symbolisme ésotérique. Nous retrouvons la « barque des millions d'années » de l'Egypte ancienne. Henri Durville nous en parle dans les *Portes du Temple* et fournit de lumineuses explications dans *Dianoïa*, le livre réservé à nos Adeptes du deuxième grade mineur. Cette barque vogue sur les eaux supérieures. Elle est chose vivante. Pour y monter, l'Initié doit avoir su nommer chacune de ses parties, et se les être conciliées par la Vérité de Parole. Ayant dépassé les eaux inférieures, c'est-à-dire le monde des formes du plan matériel et du plan psychique, il est devenu Osiris. Il a rejoint Amon-Râ, ayant dépassé le monde de la manifestation. L'Initiation lui a permis d'abord d'atteindre le monde « de la manifestation informelle »; il pénètre, enfin, dans le monde atziluthique.

Bertrand CLAREL

Pensées à méditer :

— L'homme le plus courageux n'est point celui qui accomplit quelque grand acte de courage, mais celui qui accomplit tous les actes de la vie.

J. PAYOT

— Lentement mais toujours l'humanité réalise le rêve des sages.

A. FRANCE



LES LIVRES SACRÉS

Les Lois de Manou

Presque aussi ancienne que les Védas, les Lois de Manou sont, depuis les temps les plus reculés, le code religieux et social de l'Inde et, bien que, depuis près de deux siècles, on ait tenté de former l'âme hindoue selon les disciplines européennes, les Lois de Manou n'ont rien perdu de leur puissance et la pensée hindoue, la vie hindoue, se règlent absolument sur leur enseignement.

Contrairement aux codes modernes, les Lois de Manou sont d'inspiration absolument religieuse. Les prescriptions sociales qui en résultent sont donc d'autant plus écoutées qu'elles ne sauraient admettre de discussion. Les Dieux en ont ordonné ainsi; toute vie doit tendre à réintégrer le monde divin ou tout au moins à s'en approcher autant que faire se peut; donc, les lois édictées par les dieux eux-mêmes ne peuvent subir aucune modification. On ne saurait les améliorer. C'est à peine si, depuis les millénaires, quelques prescriptions ont subi une transformation superficielle et bien légère, pour les adapter aux nécessités d'une vie nouvelle. Les contingences qui avaient appelé ces menus changements ont disparu et les lois sont restées intangibles. Le Bouddhisme et l'Islam s'y sont attaqués en vain et, de nos jours, toutes les séductions du luxe n'ont pas obtenu davantage.

Manou, d'ailleurs, n'est pas un être humain: c'est une émanation divine qui a servi de porte-paroles à la volonté de Brahma. Manou ne se présente pas comme une personne mais comme un état de perfection. Il se rapproche de la pensée supérieu-

re: *manas,* le *mens* latin; et l'on ne saurait éviter de le rapprocher du *Minos* grec, du *Ménès* égyptien et de la *Minerve* étrusque. Il semble que le même radical, exprimant la même donnée, provienne d'un très lointain passé, d'une Initiatoin primitive, on ne sait encore d'où elle est venue, et qui était en possession de connaissances profondes, de secrets religieux, sociaux et magiques dont nous ne sommes que les héritiers.

Les Lois de Manou, bien qu'elles respectent la liberté individuelle, se préoccupent plus de la collectivité que de chaque être pris isolément. Le roi lui-même ne vaut que par sa soumission aux lois et par l'utile et bienfaisante impulsion qu'il donne aux affaires publiques. Les choses sacrées appartiennent au brahmane et il ne doit, en aucun cas, se laisser déposséder de cette autorité spirituelle. Sa personne est sacrée; ses biens appartiennent aux dieux: le vol qu'on en fait est un sacrilège. Lui seul les regarde comme inexistants, car le premier de ses devoirs, après le sacrifice sur quoi repose toute la vie sociale, est un entier détachement.

Viennent ensuite le guerrier, puis le marchand, puis l'homde des petits métiers. Les castes sont définies avec une précision implacable et il n'y a aucun espoir de briser ces barrières qui sont venues toutes dressées de la justice de Brahma. Il est vrai que la certitude des réincarnations montre ces barrières comme un état transitoire. Le plus élevé des brahmanes peut se dire qu'il fut jadis un pécheur dans une caste inférieure. A présent, par sa science et ses austérités, il est parvenu au sommet et, même s'il commet des fautes, il n'en peut redescendre que temporairement pour expier ses péchés, mais il retrouvera, dès sa purification accomplie, toute sa pureté de caste.

Au demeurant, si cette caste lui procure certaines possibilités de puissance, elle ne lui donne aucune facilité pour mener une vie moins édifiante: au contraire pour la plupart des crimes et délits, la punition est d'autant plus forte que le transgresseur de la loi est dans une situation plus élevée. Pour le brahmane, les pénalités corporelles sont supprimées, mais c'est à lui à y suppléer par des mortifications personnelles.

Les prescriptions les plus minutieuses sont données sur tous les actes de la vie. La nourriture est différente pour chacune des castes. Celle des brahmanes, sans être obligatoirement végétarienne, préconise la suppression de l'alimentation carnée, sauf en ce qui concerne la chair des animaux offerts en sacrifice, car le brahmane doit en manger rituellement en certaines circonstances.

Un autre point réglementé avec un soin extraordinaire est celui des rapports sexuels conjugaux ou extra-conjugaux. Le fait pour un homme d'épouser une femme d'une caste inférieure est une déchéance et l'expose à des pénitences souvent fort humiliantes. Mais la femme de haute caste ne peut en aucun cas épouser un homme inférieur. C'est que l'homme, maître de ses actes, est responsable envers lui seul, tandis que la femme engage toute sa famille qui est responsable de sa conduite. Le but du mariage, même dans ce pays de beauté et de races ardentes, n'est pas l'amour en soi-même et la satisfaction des passions amoureuses. C'est la continuité du rite familial. Si un homme meurt sans postérité, son frère peut lui donner un fils en traitant sa veuve comme une épouse mais, une fois le résultat obtenu, elle doit redevenir pour lui aussi sacrée qu'une véritable sœur.

Nos habitudes de pensées occidentales s'étonnent à voir codifier avec une telle minutie des actions laissées à la libre volonté de chacun, les convenances et les lois se bornant à punir l'adultère mais sans spécifier qu'il soit plus déshonorant dans telle forme ou dans telle autre. Il est vrai aussi que nos codes ne se demandent pas le moins du monde si les ménages s'entendent bien. Les Lois de Manou s'en préoccupent à l'extrême. Les ménages unis font les familles paisibles, et les familles paisibles sont les cellules constitutives des états heureux. Il est donc nécessaire que les époux, et surtout la femme, qui est la clé de voûte de la famille,soient dans le contentement. La femme désire la parure, on ne doit pas la lui refuser; elle aime être cajolée: un bon mari doit se montrer à son égard non seulement tendre dans les rapports conjugaux, mais de la courtoisie la plus fleurie dans toutes les paroles échangées. Il est certain que cette compréhension de la vie commune doit éviter bien des froissements.

Il va de soi que le bonheur social de chaque être n'est pas le but de la loi. Ce bonheur est un moyen d'obtenir la paix du cœur et de l'âme et cette paix est la condition absolue de l'évolution personnelle. L'homme, quelle que soit sa caste, doit non seulement accomplir les devoirs de son état, mais aussi chercher à se rapprocher de la perfection par la méditation et les bonnes œuvres.

La dévotion peut tout obtenir quand elle est accomplie selon les rites et dans les dispositions d'esprit exigibles. Et non seulement le suppliant qui se mortifie peut arriver à se dégager de ses péchés, non seulement, sa méditation peut lui ouvrir les mondes les plus élevés, les plus interdits aux profanes, mais

encore, par la prière et les macérations, on peut sauver les autres, les aider à s'élever d'une caste à l'autre dans la vie qui suivra. L'étude des Védas et l'oubli des injures sont les armes les plus fortes du salut. Il est aussi des formules, des mantras, et, surtout, la sainte syllabe Aoum, dont la prononciation et la méditation sont si puissantes que même le meurtrier d'un Brahmane, s'il s'y adonne continûment pendant un mois, recouvre ainsi sa pureté.

Ceux qui partent de ce monde en état de péché sont punis. Outre qu'ils passent spirituellement par des épreuves douloureuses, ils sont appelés à renaître dans le corps d'animaux d'autant plus vils que leur faute a été plus grave. Celui qui a mangé la chair des animaux interdits renaîtra dans l'un de ces animaux.

Mais ceux qui ont fait des saintes Ecritures leur étude constante dans tous les moments qui ne sont pas consacrés aux devoirs de leur état et à leurs obligations professionnelles, ceux-là sont sur le chemin de la Vérité absolue. Car tout ce qui n'est pas la sainte Ecriture n'est que mensonge et inutilité. Tout ce qui sort de la main de l'homme est périssable et fallacieux.

Le Divin seul importe, mais il ne peut être conçu par l'esprit que dans un état de contemplation la plus abstraite. Quand on est parvenu à cette élévation, les formes rituelles d'adoration perdent de leur importance: l'essentiel est d'avoir trouvé sa voie, la route qui mène à Dieu. « C'est ce Dieu qui, enveloppant tous les êtres d'un corps formé par les cinq éléments, les fait successivement passer de la naissance à l'accroissement; de l'accroissement à la dissolution par un mouvement semblable à celui d'une roue. Ainsi, l'homme qui reconnaît, dans sa propre âme, l'Ame suprême, présente dans toutes les créatures, se montre le même à l'égard de tous et obtient le sort le plus heureux, celui d'être à la fin absorbé dans Brahma ».

La fin est donc la même pour tous et le Dieu semble souhaiter reprendre en lui toutes les créatures qui en sont sorties. Toutes les Initiations concluent de la même manière, pas une ne laisse l'être humain abandonné à son sort. Bien qu'il soit en état de péché, séparé par sa faute de sa source divine, il existe toujours des moyens de salut qui s'offrent à lui et qui le conduiront à son bonheur.

Eudiaste, en lisant cette Loi, l'une des plus anciennes qui soient au monde et qui n'a rien perdu de sa valeur sociale, considère combien sont sages et utiles de tels codes qui ne cherchent pas seulement à éviter les conflits entre les humains, ou à frapper ceux qui contreviennent à leurs prescriptions, mais

qui, se basant sur les Lois éternelles, dirige l'Humanité vers ses fins dernières et rend à Dieu ce qui appartient à Dieu, même avant de se préoccuper de ce qui appartient à César.

Pour toi, tes pensées t'ont déjà dirigé de la sorte et tu as senti que c'est justement parce que tu te diriges volontairement vers le divin que tu ne saurais commettre d'actions condamnables. Pour parvenir à ton but sacré, tu recherches la paix en toi et autour de toi, et il n'est pas de bien qui te fasse envie au point de t'inspirer même une pensée délictueuse. Si tous les êtres humains pensaient de même, il n'y aurait pas de criminels, car leur véritable intérêt est de chercher, non des plaisirs coupables dont on se lasse vite, ni les trésors soumis à bien des fluctuations et par conséquent inutiles, mais les véritables trésors qui ne craignent ni la rouille ni les voleurs.

On nous dit sans cesse que les lois hindoues ne sont pas applicables en Occident et on choisit quelques prescriptions irréalisables en l'état actuel des choses. Mais il n'est nullement impossible, à celui qui aime réellement la justice et la vérité, de renoncer à toute passion interdite, à l'abstraire même de ce qui est permis pour contempler d'abord dans le monde, puis en soi, la vérité unique, l'éternelle Lumière qui est la même pour tous les êtres.

L'Initiation égyptienne ne dit pas autre chose. Elle dirige chaque adepte vers son but éternel et, après avoir développé ses puissances intérieures, elle lui apprend à surpasser ce qu'elle sait et ce qu'elle peut, par l'étude et la contemplation. Elle lui enseigne aussi le complet renoncement dont la mort fictive est l'image. C'est seulement quand il a abandonné toutes choses pour se perdre dans la Lumière que l'adepte peut se retrouver dans la vie. Quels que soient ses devoirs et ses attraits, ils ne lui feront jamais oublier l'hôte divin.

C'est ainsi, Eudiaste, que tu n'as pas à te retirer dans la forêt — en admettant que tu en découvres où la retraite soit possible — mais tu peux trouver en toi la solitude où ton âme s'élèvera vers le but de sa contemplation. Dans cette minute suprême, tu verras toute chose à sa vraie place, toute chose perdue en l'Absolu. Et, guéri de tout vain désir, fraternel envers tous les êtres, tu sentiras descendre en toi, en même temps que la Lumière parfaite puisée à son origine, la Paix que tu as cherchée, l'éternelle Sérénité :

EUDIA

Henri DURVILLE

LA VIE, LA MORT & LES INCARNATIONS

par M. JOLLIVET CASTELOT

(Fin, voir numéro de Juillet)

La loi alternante de « mort » et « renaissance » (mort: naissance à l'autre vie; renaissance: mort à cette autre vie et naissance à celle-ci, en deçà et en delà des sens) nous ramènerait par son jeu sur cette terre — ou sur d'autres planètes (la loi est identique, sans doute, dans tout le système sidéral), nous ferait osciller entre la vie subjective et la vie objective, et, replacés dans des milieux analogues, nous retrouverions toutes les occasions de recommencer l'expérience, en ayant toutefois de nouveaux champs d'opérations, de nouveaux sens, une conscience neuve, mais douée d'acquisitions antérieures.

La vie recommence toujours avec la même fraîcheur, la même candeur, la naïveté la plus parfaite.

Tous les enfants, tous les jeunes gens sont heureux, enthousiastes, pleins d'illusions, de rêves, car la source de vie, le fleuve de vie est inépuisable.

Mais, malgré l'intellect neuf, en dépit de l'oubli bu au sein du Léthé, nous abordons au rivage avec des vestiges du «passé» et ce sont, en conséquence, les réactions de cet autrefois, jointes aux affinités persistantes et nouvelles, qui vont se manifester.

Nous sommes les mêmes et nous sommes autres, placés dans des situations et des conditions différentes. De nouveaux horizons s'ouvrent devant notre activité.

L'Etre passe par toutes les possibilités, toutes les formes, toutes les aventures. Comme il est Un, Identique, il souffre, jouit, veut, cherche en tous et en tout.

Le « bien » et le « mal », que nous avons fait et faisons à chaque seconde, porte ses fruits avec lui, tôt ou tard, puisque

le temps et l'espace sont relatifs et illusoires. Nous n'échappons à rien, à nulle conséquence, en raison du déterminisme des faits et des idées, en raison de la fatalité du Cosmos.

Tout se lie, s'enchaîne; les zones s'interpénètrent, et tantôt la vie nous conduit au « hasard » des sommets de la gloire, de la fortune, du bonheur, du luxe, tantôt il nous précipite aux bas-fonds de l'humilité, de la pauvreté, de la misère, des maladies, de la souffrance.

Ces états se nuancent, se mêlent, car rien n'est absolu.

Le milieu planétaire est médiocre; il nous fournit abondamment l'un et l'autre élément.

Tant que nous n'aurons point équilibré nos tendances, arraché les racines grossières qui nous rivent au sol, détruit, annihilé les poisons de notre âme, nous oscillerons entre les désirs contraires, nous étreindrons des chimères; nous demeurerons la proie des passions et des douleurs; nous subirons la guerre, le maladies, les injustices, les vengeances, les révolutions, toutes les conséquences de nos antagonismes et de nos haines les uns contre les autres.

Car la vie est en nous et elle est nous.

Car le vouloir-vivre c'est nous-mêmes, ainsi que Schopenhauer l'a dit et prouvé à la suite des sages hindous.

Il ne s'agit pas là d'expiation préconçue.

Il n'y a point intervention d'un Dieu bourreau, criminel et méchant, anxieux de faire souffrir les êtres pour sa gloire et leur futur et fallacieux « bonheur » paradisiaque. Non, c'est le Monde agissant ainsi par les lois inflexibles, les lois d'airain, par les seules raisons et conditions de l'Etre.

C'est nous qui cherchons la voie, à travers les obstacles et les luttes de la compaction, de la matière.

C'est la Vie qui s'élève du Chaos à l'Harmonie, de Satan à Dieu par un effort constant sur elle-même.

Quand seront épuisés tous les possibles, toutes les affinités adéquates à notre volonté, nous surgirons alors de la nuit, nous aurons perfectionné notre connaissance, nous éprouverons des attractions plus fines qui nous rapprocheront du Noyau, du Centre d'Amour et de Beauté, de Vérité et de Splendeur qui se cache en nous, ici-bas, mais brille d'un éclat sans commencement ni fin, car c'est Lui le dieu qui Est et que nous deviendrons — que nous sommes, en réalité, au fond.

« Vous êtes des dieux » a dit Jésus.

« Tout homme doit devenir Buddha », ont proclamé les sages de l'Inde,

L'Univers est la divinité qui s'ignore, mais Dieu, Immanent et Transcendant, Etre Infini et Eternel, est le pivot unique dont la Maya forme le voile.

Isis portait cette inscription: « Mortels vous ne soulèverez jamais mon voile ».

Le téméraire qui eût réussi n'aurait pu contempler que le bien, ou au mieux le reflet de sa propre essence.

Voilà le mystère terrible et vain.

Il n'y a point d'autre Dieu que la Substance Inconnaissable, dont les symboles s'emparent et que les profanes ignorent en tremblant devant leur propre fantôme.

Il est impossible de parvenir à la Connaissance religieuse véritablement sincère par la voie des sacrements et des rites qui constituent l'Eglise extérieure.

Ces matérialisations d'idées élèvent une barrière infranchissable entre le croyant et la lumière incréée.

Les prêtres dominent l'âme et régissent ses impulsions au moyen d'une mécanique dont ils conduisent les rouages.

Seule, l'Eglise intérieure met en relations directes l'homme et le Principe, dégageant de tout intermédiaire, de tout réflexe commandé les enfants de Dieu.

Voilà le Grand Arcane...



La mort est un phénomène sans aucune importance pour la Nature.

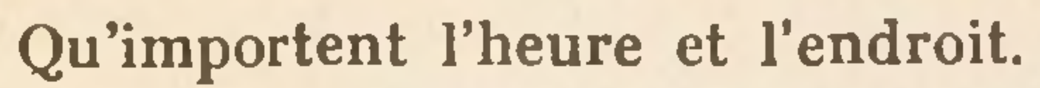
Elle fauche les êtres sans distinction ni pitié, en se jouant, parce que la vie qui existe sous les formes et les apparences ne peut jamais être affectée.

Enfants, adultes et vieillards tombent pêle-mêle dans le trépas; une heure, un jour, un an, dix ans, vingt ans, cinquante ans, soixante-dix ans, un siècle de longévité, sont égaux devant l'éternité des destins, car seules les espèces comptent pour la Puissance de la Nature qui sème les germes, sûre d'une surabondante récolte.

Les grains se développent par millions.

Ceux qui ne viennent point, le terrain leur étant hostile, pourrissent et de leur fermentation surgit une autre existence.

Chacun est certain de rencontrer, à un moment quelconque, le milieu utile à son évolution.


Qu'importent l'heure et l'endroit.

La matrice du Monde est toujours féconde, les microbes et les semences pullulent, puisque l'Idée qu'ils incarnent est une force sans limites et sans fin.

*
**

Le mécanisme intime de ce que nous nommons mort, nous est évidemment inconnu.

Nous n'avons conscience que de la Vie, parce qu'au vrai la Vie est affirmation, la mort n'est qu'un terme négatif et faux. Nous jugeons d'après nos sens, selon des apparences fausses.

Il n'existe point de mort. La mort est un phénomène de transition, de changement d'état, agissant sans cesse comme un déclanchement universel.

A la mort, peut-être, nous sommes, en général, poussés par vastes, par innombrables groupements d'êtres dans les directions voulues et déterminées par la Puissance cosmique.

Les incarnations nous sollicitent en masse, nous nous précipitons vers les empreintes, filles des Idées, nous sommes pris et repris par le tourbillon, le circulus, le torrent de la vie volcanique qui nous roule comme un fleuve de lave incandescente dans les sphères et les milieux attractifs.

Ce flux nous emporte et nous nous ruons instinctivement vers les centres du désir, de la volupté et de la concupiscence charnels, ces trois gueules aspirantes.

Ceci expliquerait en partie les destinées si douloureuses, si étranges, si farouches ou si singulièrement fortunées de tant d'êtres sans que rien d'eux ne semble les y prédisposer; sans que leur élan interne leur en fasse un mérite ou un démérite, sans que leur âme y soit adéquate, par bonté, par méchanceté, intelligence ou stupidité spéciales.

C'est le Destin, c'est le Hasard, ce destin inconnaissable et déconcertant.

Oui, ces destinées extrêmes (alors que tant d'autres sont ternes et quelconques, moyennes) résulteraient du « hasard » des naissances, qui favorise ou frappe sans guère de raison.

Ce destin est aveugle étant la somme d'une foule de circonstances, surtout en ce qui concerne la partie instinctive des es-

pèces et des indivdus, mùs par des passions identiques qui n'attendent que les occasions pour se manifester.

Ceux qui arrivent à réagir dans la mêlée terrible des appétits, dans le struggle for life, sont les individualités douées de volonté.

Ainsi combattent-ils le sort adverse, luttent-ils contre les choses et les obstacles: les conquérants, par exemple, les aventuriers (même pris en bonne part), les gens sans scrupules, les hommes d'action, forts et doués d'un coup d'œil rapide; mais les délicats, les artistes, les résignés, les incertains, les hommes de « pitié et de compassion », les penseurs, se trouvent désarmés, la malchance les submerge le plus souvent, à moins qu'ils ne soient aidés ou entraînés par un courant sympathique.

Il ne faut pas, en effet, voir dans les événements de la comédie ou de la tragédie cosmique, une trame logique, ayant pour fin spéciale de nous éprouver; la Vie, par elle-même, n'offre aucun sens moral; la Terre n'est pas un purgatoire théologico-philosophique comportant des catégories de vertus et de péchés bien catalogués.

La Nature n'est pas faite pour nous.

Mais au sein de ce Tout amoral, à la fois enfer et paradis si l'on veut, théâtre des mille et une possibilités, capharnaüm des essais, des volontés, des appétits, cirque des gladiateurs sanglants plus encore que le jardin touffu et fleuri de Merlin l'enchanteur, nous jouons notre rôle, nous prenons chacun notre part d'activité, nous sommes des intermédiaires de forces et d'énergies insoupçonnées.

Parcelles individualisées de l'Etre Universel, notre place est assignée grosso modo, et les actes, les scènes du grand drame que se joue à lui-même le Grand Chorège nécessitent notre intervention, nos fabulations.

Nous sommes déguisés et masqués, tantôt en ceci, tantôt en cela, en bourreaux ou en victimes, en seigneurs ou en manans, en rois ou en esclaves.

Il faut que les uns tuent et que les autres meurent, que certains règnent tandis que certains obéissent.

La potence, la guillotine, le pal, le garrot, le bûcher font partie de l'accessoire théâtral, au même titre que le trône, la sédia, le sceptre et la tiare exigent comme repoussoir la couronne d'épines et le calvaire de l'innocent.

Jésus est le contre-poids du tyran.

La moralité des événements, des actes, est en nous, car notre morale est humaine, du moins tant que la parfaite connaissance n'illumine point notre esprit.

L'objectivité des choses et du monde n'a qu'un effet secondaire; elle est contingente puisqu'elle constitue l'aspect que nous nous faisons des phénomènes, de ces choses dont l'essence nous échappe.

L'objectivité est ce qui nous apparaît ou la manière dont nous apparaissons aux autres consciences, aux autres volontés incarnées.

On ne se connaît donc qu'extérieurement.

De là les jugements faux, les antipathies sans raison.

Il faudrait se connaître les uns les autres par l'intérieur et l'exacte intuition. On verrait alors que le même être que nous souffre ou jouit en tous et en tout, portant sa croix et ses passions, soumis aux désirs, aspirant au bonheur.

Le Monde extérieur est le règne de l'hypocrisie.

Il n'en saurait être autrement.

Il est le cloaque des figures, l'océan des accidents, l'abîme du Destin et des destins, comme il a été dit plus haut.

JOLLIVET CASTELOT

Pensée à méditer :

— Il n'y a qu'une religion, il n'y en a jamais eu qu'une sous les innombrables formes qui ont correspondu aux différents âges de la civilisation humaine. C'est la religion du bien, ou, si l'on veut analyser davantage, c'est la religion de l'esprit aspirant à remplir sa fonction d'esprit, à savoir le vrai, à aimer le beau, à faire le bien.

F. BUISSON

— Pour accomplir de grandes choses, il ne suffit pas d'agir, il faut rêver, il ne suffit pas de calculer, il faut croire.

A. FRANCE

LES RYTHMES

par Mme Anne OSMONT

(Voir, depuis le numéro de Février)

III. — Le son

(Fin)

Il y aurait toute une étude à faire sur le pouvoir de la musique à ce point de vue, car on a constaté non seulement des effets réflexes qui peuvent être dûs à la suggestion, mais des effets parfaitement matériels et scientifiques — dans le sens de contrôlables et susceptibles d'être reproduits à volonté dans des circonstances identiques. Des musiques mineures, tristes, la *Marche funèbre* de Chopin, par exemple, ne se bornent pas à causer une dépression amenée par les associations d'idées. Les appareils de controle, qui ne sont pas sujets à suggestion enregistrent une dépression physique, un abaissement sensible de la pression artérielle, une modification des rythmes cardiaque et pulmonaire, et même des troubles digestifs par suppression d'activité. Au contraire, si l'on fait entendre au déprimé les accents roboratifs de la *Marseillaise*, la tension remonte, le battement du cœur s'accélère, une vivacité nouvelle s'empare du sujet.

Il est toutefois nécessaire de tenir compte de l'état d'âme du musicien, et la science actuelle, bien que profondément matérialise, semble s'être donné pour tâche de confirmer par des faits tangibles la réalité des antiques enseignements de l'Initiation. En étudiant les faits de résonnance sur le micro, M. Pierre Kestler écrivait récemment dans la *Liberté* (3 Janvier 1933) :

« Cette question technique étant supposée résolue, il reste un fait assez troublant. Certains pianistes, en dépit de l'excellence des appareils, ne provoquent que des reproductions brumeuses, sans netteté ni caractère, qu'ils utilisent ou non la pédale. C'est troublant parce que, l'instrument ne pouvant être soupçonné, étant toujours le même, il faut bien que ce soit

l'artiste qui endosse la responsabilité. Et cela pose le problème de la radiogénie instrumentale après celui de la radiogénie vocale. Mais, tandis que, dans ce denier cas, on expliquait les différences de rendement par des différences d'organe, pour le piano, cette solution s'avère erronée, remettant en question, du même coup, l'affaire du chant.

« Si la radiogénie est le fait de la personne, indépendamment de l'instrument, cela ouvre la porte à cette hypothèse de l'ascendant du fluide dont l'action ne serait pas uniquement psychique, puisque les appareils électriques l'éprouvent dans une certaine mesure. »

Voilà donc reparaître l'influence personnelle dans un domaine d'où elle semblait devoir être bannie. Le son le plus matériel sera modifié par un état de santé ou par un état d'âme. Si nous regardons — et nous ne pouvons faire autrement — la musique comme remède et comme magie, nous sommes forcés de revenir à l'âme pure et à la main pure des antiques initiés. Que serait, en effet, le psychisme, dont le fluide magnétique n'est qu'une manifestation, s'il ne devait nous diriger vers la pureté et vers la lumière, guérissant tout ensemble les corps et les esprits qu'il doit ramener au rythme initial dont le péché, et la maladie, sa conséquence, les avaient écartés.

Le vieux médecin napolitain J. B. Porta avait constaté ces effets et proposait une expérience qui mériterait d'être tentée, même si elle le fut par lui — ce dont je n'ai pas trouvé trace. Il voulait que les effets de la musique fussent accrûs par l'addition des effluves de végétaux ou de minéraux dont l'efficacité lui était connue. Il aurait souhaité que l'on fit des instruments de musique avec des bois médicamenteux, de telle sorte que le rythme musical fût en quelque sorte l'introducteur dans le corps malade des radiations curatives de ce bois. Il y aurait sans doute avantage à essayer, ne fût-ce que par curiosité expérimentale.

Il faut tenir compte, dans cette expérience, du fait que le rythme s'impose à nous par une périodicité qui lui est essentielle. C'est en partie dans la réitération de vibrations identiques que réside sa puissance. Nous savons tous qu'une action, magnétique, magique ou autre, pratiquée chaque jour à la même heure, produit des effets beaucoup plus forts et plus nets que si elle est faite une fois pour toutes. « Tout phénomène périodique perceptible à nos sens se détache des phénomènes irréguliers pour agir seul sur nous et peu à peu notre respiration, nos pulsations, nos pensées et nos tristesses, tout danse sur le rythme effacé mais persistant que nous croyons

ne pas entendre. « Ainsi s'exprime P. Servien dans son *Essai sur les rythmes toniques du français*. Il parle seulement de la musique et de la poésie, mais il arriverait exactement la même chose avec des rythmes purs, je veux dire privés du pouvoir des mots et de la phrase musicale, comme il arrive quand il est créé par les castagnettes ou les tambours de toute forme.

Lorsque le colonel de Rochas fit sur son sujet Lina ses expériences relatées dans *le Sentiment, la Musique et le Geste*, faisant interprêter à son sujet endormi de la musique espagnole, il vit que ses mains semblaient chercher quelque chose. Il lui tendit des castagnettes et la jeune femme s'en servit pour soutenir le rythme de sa danse comme si, de sa vie, elle n'avait fait autre chose. C'est que le babil rythmé des castagnettes fait partie de cette musique; il faut avoir entendu Vicente Escudero s'accompagner sans musique de cet instrument, si parent du sistre et des crotales isiaques, pour voir à quel point le rythme seul peut agir sur l'arabesque mouvante et ordonnée du corps dansant.

Les tambours ont une action plus puissante en ce sens qu'elle est généralement collective. Il existe en Flandre, notamment à Gand, une batterie de tambours qui date de la révolte des Gueux contre l'Espagne et qui incendie encore la sensibilité du peuple. Plus fruste mais non moins énergique est l'action des tam-tams nègres ou polynésiens. Lorsque parut au cinéma le film nommé *Chez les mangeurs d'hommes*, la surprise fut grande d'éprouver une sensation si absorbante lorsque résonnaient les tambours. Nous avons constaté que ce son réitéré sur un rythme dont les nuances nous échappent arrive jusqu'à l'obsession.

Dans les tribus du centre de l'Afrique, les tam-tams sont confiés à des sorciers ou du moins à des hommes qui ont reçu une certaine initiation. Ils savent de quelle manière ils doivent frapper et combien de fois, soit pour transmettre une nouvelle, soit pour créer chez leurs auditeurs une sorte d'hypnotisation collective. Le tam-tam bat, toujours sur le même rythme, sans arrêt, pendant des heures, des jours, parfois plus d'une semaine. Sur la sensibilité nerveuse des peuples primitifs, plus neuve que la nôtre et plus accessible à la magie du son, cette continuité arrive à produire une sorte d'exaspération bientôt suivie de lassitude qui ôte aux populations tout contrôle sur ellesmêmes, les fait obéir aveuglément aux ordres qui leur sont donnés.

Il y a plus: ces battements réitérés du tambour servent à l'opération magique, soit qu'ils aident le sorcier à opérer son

dédoublement, lui permettant ainsi d'agir au loin avec d'autant plus de facilité que les « pouvoirs » se transmettent toujours dans la même famille, créant ainsi une espèce d'hérédité physico-psychique dont bénéficie l'opérateur; soit que le rythme ainsi créé ait une action véritable sur les éléments, comme nous sommes portés à le croire, lorsque nous lisons, dans des récits de voyageurs dignes de foi les prodiges obtenus, sans contestation possible, par les chammans de Sibérie ou de Laponie, faiseurs de pluie, siffleurs de vent, guérisseurs de malades sans autre appareil que leur tambour, dont ils entrecoupent les battements par le sifflet qui appelle le vent et qui change suivant l'aire du vent que l'on veut atteindre.

Pour l'esprit fort de nos jours, cela n'a pas le sens commun. « Et pourtant, elle tourne », comme disait Galilée; et pourtant, la pluie tombe et le vent souffle dans le sens qu'il faut. Il y a même des « mots » incantatoires qui parviennent au même but. On se rappelle le récit du commandant Courmes, officier de marine, qui, se trouvant en mer par calme plat, au temps de la marine à voiles, et fâché de ne pouvoir rentrer au port dans les délais indiqués, se souvint de la légende marine des « siffleurs de vent » et, par jeu, sans y croire, prononça les paroles, siffla la vague mélopée qui dirige le vent. Aussitôt, une brise très forte agit sur le bateau et le fit revenir au port, non seulement en temps voulu, mais avec quelque avance. Comme tous les hommes véritablement courageux, le commandant Courmes avoue qu'il n'était pas autrement rassuré et que ce fut seulement quand il fut à l'abri qu'il cessa de se demander ce qui arriverait si le vent, mis en goût par cet exercice inattendu, avait continué à forcir. Il ne connaissait aucun moyen de l'apaiser et ne recommença jamais un essai qui avait trop bien réussi.

Les sorciers peau-rouge de l'Amérique du Nord agissent par des procédés analogues pour obtenir le temps nécessaire aux récoltes. Chose assez bizarre, pour avoir de la pluie, ils emploient un chant murmuré qui ressemble étrangement au léger sifflement que les mères et les nourrices utilisent pour faire « pleuvoir » les petits enfants. Il y a donc, au moins à leurs yeux, un rapport entre toutes les formes que peut prendre un liquide pour s'épancher.

C'est le chant magique dans sa simplicité la plus brutale et nous sommes bien loin de la sublime subtilité des « mots de puissance » de l'Initiation égyptienne où tout avait été calculé de manière à ce que le maximum d'effet soit obtenu par les procédés les plus simples en apparence. C'est également ce que

pensent toutes les religions qui, dans les rites, font une part aux nécessités saisonnières.

Ces rites, dit le comte de Larmandie, qui ne sont que la mise en action des symboles, ont un pouvoir naturel sur le monde astral qui contient en potentiel et en germe tout l'épanouissement du monde physique. Le mot symbole veut dire avant tout *résumé, quintescence* donc, en accomplissant un rite, nous atteignons la cause seconde dans l'orbite de notre volonté, nous déclanchons le dynamisme producteur du phénomène. Nos doigts sortent du plan physique et correspondent au clavier dont la Matière écoute les harmonies et qui lui reste perpétuellement caché ».

Ici, dans la pensée de M. de Larmandie, le geste même est une musique, mais il ne faut pas oublier que le son qui, le premier, a pénétré et dissocié la matière, est la vibration la plus aisée à mettre au service du Verbe, harmonie lui-même dans la modalité de la Parole. Le mythe d'Orphée et celui d'Amphion qui domptaient les bêtes féroces et construisaient les villes par le moyen de la musique n'est peut-être pas si complètement mythique qu'on le croit. Le jour viendra peut-être où les hommes, lassés de se servir de toutes les forces de la Nature pour s'entre-détruire, demanderont à la Musique ses pouvoirs de paix et de construction.

Déjà, Mrs Watts Hughes, dans son livre *Voice Figures*, paru à Londres en 1891, rapporte une série de travaux qui nous donneraient à penser si nous étions capables de porter sur le monde un regard qui ne cherchât point l'utilité immédiate mais se rappelât qu'une seule chose est nécessaire: connaître Dieu par ses œuvres et nous employer à son service.

Les travaux de Mrs Watts Hughes portent sur les effets du son comme transformateur de la matière inerte. Ils sont fais par le moyen d'un appareil nommé *eidophone* qui est un récipient de métal en forme de verre à pied sur lequel on tend une membrane de caoutchouc aussi tendue que possible. Un tube également métallique aboutit au pied qui est creux et fait ainsi vibrer tout l'ensemble de l'appareil dès qu'il reçoit une vibration musicale. C'est dans ce tube qu'un chanteur émet une note *soutenue* et parfaitement juste, car il va de soi que le plus léger écart modifie les opérations et leur résultat.

Si, sur la membrane de caouchouc, on répand une couche mince et égale d'une poudre un peu lourde comme du sable de Bordeaux et que l'on émette des sons dans l'eidophone par le moyen du tube, on obtient des déplacements de la poudre qui, une fois reposée, forme des dessins géométriques, toujours les

mêmes pour la même note. Du *mi* d'en bas au *ré* de l'octave qui se place sur la portée en clé de sol, c'est-à-dire au cours de deux octaves, on voit le sable former d'abord un point central qui se change en une bande horizontale, puis en une bande verticale,enfin en une croix de plus en plus parfaite pour finir en une croix entourée de cercles qui ressemble fort à la Rose-Croix. Qui lui ressemble si fort qu'on se demande à quel point les lointains adeptes n'ont pas connu ce symbole de l'harmonie entre l'effort et l'amour, entre la joie et la justice, par le moyen de la musique.

Si l'on remplace le sable par une poudre plus légère comme celle du lycopode, on arrive au même résultat avec des formes intermédiaires aussi curieuses que variées. Le *fa* d'en bas est un serpent, le *la* de la seconde octave est une étoile à 6 pointes, voisine du flocon de neige; mais, toujours, la croix reparaît comme la forme la plus harmonique, la plus ordonnatrice de tout ce qui existe.

Si on remplace les poudres par un liquide épais, on obtient des formes différentes, surtout des formes florales. Ces formes sont durables; si on les a obtenues par une solution de plâtre de Paris et qu'on les laisse sécher, on peut les conserver.

Si la membrane vibrante est remplacée par un disque rigide couvert de poudre, celle-ci, sous l'influence du son prend la forme de coquillages, de ceux qui semblent des cercles de plus en plus grands réunis par l'un des bords. Enfin, sur la plaque rigide, si on répand une pâte fluide comme celle du plâtre, le son produit diverses arborescences et même des paysages. Si bien qu'on se demande si les agates chères à Hermès qui portent des arbres et des sites ne sont pas formées par une voix subtile, peut-être celle du Dieu adolescent qui est l'inventeur de la lyre et le maître de la parole.

Nous avons dit que la musique agit sur le plan astral, de même que tous les rythmes. Cet effet sera plus nettement perçu sur les sujets en dédoublement. C'est ce qui fut démontré chez le colonel de Rochas par une expérience intentée sur le fameux sujet Lina par MM. d'Arsonval et Charles Henry, en vue de déterminer la différence entre les actions thérapeutiques produites par des secousses électriques *rythmiques* et par des secousses *isochrones* données par les trembleurs dans les appareils à induction communément employés. A cet effet, Charles Henry avait disposé une sorte de boîte à musique appelée *polyphon* sur laquelle était placé un microphone relié au pôle positif d'une pile, et à l'une des bornes du circuit primaire d'une petite bobine sans interrupteur du téléphone Berrt-d'Ar-

sonval, l'autre borne du même circuit étant reliée au pôle négatif de la pile.

De la sorte, si l'on se plaçait dans un endroit assez éloigné de la boîte à musique pour ne pouvoir l'entendre, il suffit de placer des écouteurs téléphoniques au bout des fils du courant secondaire et de les porter à ses oreilles pour les entendre parfaitement. Si on retire les écouteurs et que l'on prenne les fils avec ses doigts, on n'entend plus rien, mais on éprouve des secousses en rapport avec l'intensité du son.

Lina, endormie et en partie dédoublée, mimait la musique dès que les fils entraient en contact avec une zone sensible et suspendait sa danse dès que les fils touchaient une autre zone. Si on rapprochait la musique de manière à ce qu'elle pût l'entendre directement, ses gestes et ses attitudes étaient les mêmes qu'au contact du fil.

Comme il arrive souvent, après l'expérience qui avait été remarquable en ce sens que le rythme avait agi *musicalement* sans que les oreilles en fussent frappées, il se produisit un fait inattendu plus étonnant que tous les autres. Pendant un repos, bien que Lina fût endormie, Paul Vidal se mit à jouer une Habanera, accompagné par le chant d'Emma Calvé et de Pedro Gailhard. Le sujet sensitif se mit aussitôt à danser avec une grâce incomparable et M. de Rochas photographia quelques-unes de ses attitudes. Quelle ne fut pas sa surprise, quand il développa les plaques, en voyant que la sensibilité extériorisée de Lina avait formé, sur l'une des plaques, une sorte de voile enroulé autour de son corps, comme si l'air ambiant s'était drapé autour d'elle. Sur une autre, les ondes s'étaient stratifiées en lignes brillantes, la plus basse partant du cervelet et suivant le mouvement onduleux des bras.

Par suite de la déperdition fluidique ainsi opérée, Lina fut lasse et presque malade pendant plusieurs jours.

Ce sont là des expériences de laboratoire qui peuvent ouvrir des horizons au chercheur, mais qui n'atteignent que fort indirectement le public. Les écrivains ont cherché à utiliser dans leurs fictions la puissance du son et, comme je le disais dans l'article précité, le grand poète anglais Rudyard Kipling, dans *Diverses créatures*, montre le son pratiquement utilisé devenant un instrument de règne et presque de torture aux mains de l'autorité. Pour dompter une rébellion, les membres du Bureau aérien de contrôle se déplacent pour venir en 250 avions au-dessus d'une ville de l'Illinois, saisie de la fantaisie de faire revivre les époques de guerre et de haine. En pleine nuit, les projecteurs font pleuvoir sur la ville terrifiée des ger-

bes d'une lumière effroyablement violente, puis le son entre en jeu:

« Cette fois, aucune lumière ne jaillit, mais, du fond du ciel descendit le son unique d'une note qui faisait vibrer les fibres mêmes du cerveau. On n'entend que dans le délire de telles sonorités qui, comme des marées, s'enflent venues d'au-delà des limites de l'espace... Les rayons de feu jaillirent... en même temps que, de la nuit, descendait la vibration sonore qui leur donnait le rythme. Certaines notes, dont on appréhendait le retour avec terreur, vous pénétraient jusqu'à la moelle, mais, après trois minutes, la pensée, l'émotion, se changeaient en une agonie indescriptible.

«... Puis la note et la lumière cessèrent ensemble et nous entendîmes une seule vibration dévastatrice qui fit trembler tout l'horizon, comme sous le doigt mouillé vibre une lame de cristal. »

On le voit, notre époque ne peut toucher à une découverte, ne peut emprunter à la création une de ses forces sans lui demander de servir ses appétits de meurtre et de lucre. Ici, Kipling montre des hommes qui ne cherchent qu'à maintenir l'ordre, fût-ce par des procédés quasi sataniques à force de puissance, de rythme sacré détourné de son origine parfaite pour des emplois utilitaires. Mais il y a pire. Claude Farrère, qui a touché à toutes les sciences avec la précision et la curiosité d'un découvreur de continents, nous montre dans les *Hommes nouveaux* un inventeur qui a forcé le son à dissocier la matière jusqu'à la faire disparaître.

Cet homme se trouve aux prises avec des facteurs de désordre et, dans une lutte suprême, il faut que les uns ou les autres soient terrassés de manière définitive. Ce qu'il y a d'atrocement simple dans la fiction du romancier, c'est que le savant ne se présente pas avec un orchestre effroyable, pas même avec des sirènes capables, comme celles de Kipling, de « dépaver les rues ». Il possède une simple petite boîte à musique, mais pareille au prêtre « juste de voix », la musique est justement celle à quoi la matière n'est pas en état de résister. Jusqu'au moment où les choses ont été en mauvais état mais qu'il a été possible d'y remédier par les moyens ordinaires, il n'a pas voulu user de sa force. Mais le dernier jour est venu. Il faut que le monde entier sombre dans la folie et l'abjection ou que quelques hommes disparaissent.

Il n'y a plus moyen d'hésiter. Une étrange voix se fait entendre et ceux qui avaient menacé l'ordre s'effacent du monde

comme s'ils rentraient dans le néant. L'air les boit comme des nuées. Ils étaient et ils ne sont plus.

Dieu veuille que nous ne voyons jamais la souveraine puissance du son, la force du Rythme créateur, servir la haine destructrice. Et, cependant, cela même est possible et les trompettes de Jéricho sonneront peut-être le jour où nous aurons assez faussé tous les rythmes où nous aurons émis asez de musiques sacrilèges pour que les Forces conscientes soient lasses de nous écouter.

Et cependant le monde a besoin d'harmonie. Il a besoin de sentir en lui une réponse aux battements de son cœur, à l'inexprimable sentiment, à la sensation subtile, à tout ce qui échappe aux mots et ne peut s'exprimer que par le rythme et la musique. Si nous savions user de toutes les forces que Dieu nous a données, nous demanderions à la musique de rétablir dans le monde cet ordre que nos chimères troublent sans cesse parce que l'homme s'est fait le centre de la Création et s'est refusé à voir tout ce qui lui manque pour mériter une telle place qu'il n'a même pas su garder lorsqu'il était dans le *Jardin*, entre l'Arbre de vie et l'Arbre de science.

Si nous comprenions notre pouvoir véritable, nous nous rappellerions les magies antiques, nous nous rappellerions, surtout, les rites religieux et initiatiques qui nous rapportent du fond des âges le souvenir des temps où l'Humanité savait trouver sa voie à travers la forêt mystique des symboles et connaissait tout ensemble les incantations et les enchantements. Il ne serait pas impossible de retrouver la voie perdue et l'Initiation conserve assez d'enseignements sûrs pour que la musique, la poésie, le Verbe en un mot, puissent ressusciter la Lumière, la « véritable Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ». Il faudrait seulement que les poètes n'oublient plus ce qu'est le rythme, ce qu'est la valeur musicale de chaque syllabes; il faudrait que les musiciens consentissent à ne pas chercher uniquement la sensation rare ou grossière, mais toujours privée de spiritualité. Il faudrait que le poète, le musicien et l'initié ne fissent qu'une seule et même personne — personne morale si tous ces dons ne se peuvent réunir dans un seul être. — Alors se ferait à volonté, dans les limites de la volonté initiatique, ce que Wagner a réussi quelquefois par son génie, comme en l'*Enchantement du Vendredi Saint* ou *l'Incantation du Feu* dans la *Walkyrie*. Pourquoi ne l'espérerions-nous pas?

Car, si notre folie, notre oubli du son pur et du rythme sacré nous ont conduits jusqu'à ce blasphème de vouloir utiliser

les Forces créatrices à détruire sur notre ordre, cette même Science qui éloigne de Dieu ceux qui se croient tout permis en rapproche les vrais chercheurs. A ceux-là, des voix parlent même dans le tumulte de la vie actuelle. J'emprunte aux *Sorciers modernes* de Maurice Pelletier et Marcel Nadaud cette fin d'article qui nous permet de grands espoirs:

« L'an dernier, me racontait le Docteur V.....s, le général Ferrié, l'un des rois de la T. S. F., tenta une expérience curieuse. Voulant traduire les rayons lumineux en ondes sonores, il disposa sous l'oculaire d'un équatorial, cet immense télescope des observatoires, quelques parcelles de potassium dont les facultés de dissociation à la lumière sont connues. Pour mieux percevoir les sons, il avait relié à un haut parleur le circuit formé par le potassium en travail. Puis, il exposa l'objectif à la lumière des étoiles.

« *Soudain le haut-parleur se mit à chanter:* une mélodie grêle, au rythme onduleux, apporta l'écho de l'harmonie des sphères. Que disait-elle? L'espérance ou la mélancolie de l'au-delà? Le secret des naissances heureuses ou des deuils sanglotants? Mystère de la transformation universelle, plainte ou allégresse de l'Univers en perpétuel devenir, c'était l'hymne du grand Tout qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin que, dans la sérénité de la claire nuit de Printemps, chantaient, chantaient les étoiles! »

Qu'il nous soit donc permis de ne plus regretter la folie humaine que dans la mesure où, par l'enseignement, par l'art, par l'amour du prochain, nous pouvons y remédier. Certes, nous vivons dans l'abolition volontaire et absurde de toutes les forces constructives et ce que notre époque ne peut détruire, elle s'applique à le nier. Mais la Vérité est éternelle et les paroles qui l'expriment ne sauraient avoir de fin. Si les hommes se taisent ou prononcent des paroles impies, ils ne sauraient empêcher le chant éternel des étoiles.

Heureux le sage qui, cherchant seulement les choses éternelles, aura seulement demandé la Sagesse, même si tout le reste ne doit pas lui être accordé par surcroît. Celui-là, ferme en son cœur et en ses pensées, joyeux sur le chemin de la lumière, sait les paroles, et les rythmes, et les chants qui donnent la paix, qui demandent la sainte joie et à qui elle ne sera pas refusée. Ceux-là, même s'ils ne les ont pas entendues de leurs oreilles, savent que les étoiles, selon le mot du Psaume, « chantent la gloire de Dieu ». Il conforme sa pensée et sa vie à ce haut enseignement et, calme, renonçant à tout et à lui-même, il peut croiser ses mains sur son cœur, fermer son âme

au bruit du monde pour entendre seulement la voix primordiale qui dit la Lumière, la Paix, la Vie qui ne passe point.

IV. — Le parfum

Le parfum est l'âme végétale. Le minéral et l'animal ont aussi leur parfum, puisque tous les corps émettent des radiations et des vibrations, mais c'est la plante, la fleur surtout qui manifeste l'arôme les élans de sa douce vie. C'est pourquoi, dès le commencement des civilisations, l'homme a offert le sang des victimes animales aux divinités terribles et le parfum de la plante aux divinités amies qu'il voulait remercier ou dont il souhaitait acquérir la grâce.

D'ailleurs, le parfum se manifestait comme une des formes de l'attraction amoureuse, et les anciens, qui n'y entendaient pas malice, pensaient que tous les amours sont amour et que des distinctions subtiles ne s'imposaient pas. C'est au moment de sa fécondation que la fleur se revêt de ses corolles éclatantes et les embaume d'un parfum délicieux. L'animal, au moment du rut, épand une odeur *sui generis* parfois trop forte pour nous plaire mais qui, attirant avec puissance le mâle vers la femelle, accomplit la tâche imposée. Cela est tellement exact que, certaines femelles manquant de cet élément de ce que l'on appelle aujourd'hui *sex appeal*, les éleveurs suppléent au parfum naturel par des lavages locaux et même par des lavages internes composés — au moins pour les vaches dites *robinières* — de sainfoin, de serpolet, de sauge et de foin aromatique. Je pense que cette dernière plante est la flouve que le poète nomme:

L'herbe qui donne au foin son amoureuse odeur.

Il est d'ailleurs à remarquer que les parfums sont très divers et agissent sur nos sens suivant leur contexture et la qualité des ondes émises, car tout se présente sous cet aspect et

c'est pourquoi les organismes, diversement accordés, réagissent avec tant de diversité aux parfums qui leur sont offerts.

Il fut admis, dès les temps antiques, que les dieux agissaient de même et que tous les parfums n'étaient pas de même nature et ne devaient pas être offerts indifféremment à tous les dieux. Aussi voyons-nous Orphée, en même temps qu'il dédie chacune de ses Hymnes à l'une ou à l'autre des Divinités, indiquer le parfum qu'il est convenable de brûler pendant que l'on psalmodie le poème. Les dieux mêmes ne se privent point de faire connaître leurs préférences et, au Chapitre XXX de l'*Exode*, le Seigneur indique à Moïse la composition et le dosage d'un baume et d'un parfum d'encensoir dont l'usage lui sera réservé. Ce parfum se compose, pour les onctions de: 500 sicles de myrrhe (le sicle pèse environ 14 grammes),250 de cinnamome ou huile de girofle, 250 de canne aromatique et 500 sicles de canelle: le tout mêlé, selon l'art du parfumeur, à un hin (6 litres 474) d'huile d'olive très pure. Quant au parfum à brûler, sa composition est la suivante: des aromates, de la myrrhe, du galbanum, de l'encens et une gomme odorante qu'il nomme onyx et qui est peut-être le benjoin. Tous ces parfums seront mis en poids égal et mêlé avec soin, selon l'art du parfumeur et il n'en sera pas composé de semblable pour des usages profanes: « L'homme, quel qu'il soit, qui en fera de semblable, *pour avoir le plaisir d'en sentir l'odeur*, périra au milieu de mon peuple. »

Il est évident que le fait de détourner pour sa délectation personnelle un parfum rituel était assimilé au sacrilège et puni comme tel.

Au reste, dans les pays où la Divinité se présentait sous diverses formes à l'adoration des mortels, la diversité des parfums manifestait la diversité dans l'attribution des parfums magiques. Les prêtres et les mages savaient-ils qu'il existe des radiations diverses et qui, pour produire leur effet entier, doivent s'accorder avec des radiations des plans supérieurs? Cela est plus que probable. En tout état de cause, ils savaient qu'il existe des correspondances de tout ordre entre ces plans et que le parfum en est une, des plus importantes. Aussi voyons-nous les onctions rituelles mêler aux huiles, qui s'imprègnent si complètement du magnétisme humain, des parfums qui en multiplient l'efficace. Aussi voyons-nous des parfums brûler sur les autels et dans les encensoirs. Et ces encensoirs, avec le feu pur qui les emplit sont tellement sacrés qu'ils ne peuvent être remplacés par d'autres comme le démontre l'engloutissement de

Coré, Dathan et Abiron ensevelis dans la terre pour avoir présenté un feu impur devant l'autel du Seigneur.

En Egypte, c'est avec des parfums choisis que le pontife, représentant du Pharaon fils d'Amon, fait, chaque matin, la toilette du Dieu, amoindri dans son pouvoir par l'influence de la nuit. Amon, lui aussi, a des parfums qui lui appartiennent et dont il fait garder jalousement la composition. Et les dieux Grecs, les déesses surtout, font une large profusion d'ambroisie dans leurs recherches de beauté. Après une des innombrables discussions orageuses qui ont troublé son ménage à la fois fraternel et conjugal, Héra éprouve le besoin de reconquérir son volage époux aussi fait-elle disparaître de son visage, au moyen de lotions ambroisiennes, toutes traces de fatigue et se pare-t-elle de parfums dont s'enivre le parais d'airain où vivent les Dieux, au-dessus des troubles humains.

Parce qu'ils savent à quel point, suivant l'expression de Flaubert, « l'esprit des Dieux se plait dans les bonnes odeurs», les rois et les pharaons n'en trouvent jamais qui soient assez purs et assez suaves. Quand la reine Hatasou, fille elle-même de la divinité, a conquis le trône, c'est pour plaire aux dieux fraternels qu'elle frête toute une flotte qui s'en ira le long des côtes d'Arabie à la conquête des aromates. Et les navires, après deux ans, reviennent si chargés d'essences précieuses que l'atmosphère de toute l'Egypte en est comme enivrée. La reine pétrit de ses mains quasi divines les plus purs de ces produits et en compose un parfum si doux et si fort que l'enchantement s'en disperse jusque dans l'Arabie. Elle fait fabriquer un boisseau d'or afin que nulle substance impure ne touche, même dans le cours instant où il sera mesuré, cet onguent précieux. Elle en garde pourtant pour sa toilette et, au contact de cette « rosée divine, les membres de sa Majesté resplendissent comme de l'or et son visage brille à l'égal des étoiles, dans la grande salle des fêtes, en face de la terre entière ». On a même fait plus, on a apporté de l'encens vivant, sept arbustes thurifères qui seront plantés dans le limon sacré du Nil, autour du temple funéraire de Hatasou, « afin que son âme ne cesse point de voguer sur les parfums ».

Expression singulière qui trouve son écho, après bien des siècles, dans les vers de Baudelaire :

Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour, nage sur ton parfum.

A l'exemple des divinités, les femmes — et même les hommes, bien que cela passât, en ce qui les concerne, comme une marque d'un raffinement plutôt inquiétant — se couvrirent de parfums les plus délicats. Les offrandes de parfums étaient agréées comme une marque d'adoration et de respect, et aussi d'un culte plus tendre. Non seulement on en faisait des mélanges selon son attrait personnel, ainsi que nous faisons encore, mais on utilisait plusieurs parfums pour la même personne, les utilisant séparément pour chaque partie du corps. C'est ce qu'Antiphane décrit ainsi: « Elle se baigne dans un bassin doré, les pieds et les mains avec du parfum d'Egypte (c'est, je pense, le métopion fait avec de l'huile d'amandes amères); pour les joues et les seins, elle en prend de Phénicie (c'était, je présume, la myrrhe dont les propriétés astringentes devaient être bonnes à la fermeté des tissus); pour les bras, elle se sert de la menthe crépue; pour les sourcils et les yeux, de la marjolaine; pour les genoux et le cou, du serpolet ».

Les beautés de la Bible ne se privaient nullement de cet adjuvant de leurs charmes: littéralement, on les empoisonnait. Esther, avant d'être présentée à Assuérus, fut ointe, pendant six mois, d'huile de palme et, pendant six mois, de cinnamome. Salomon, comme Hatasou, fait venir de Syrie et d'Arabie les parfums du Temple et Balkis, reine de Saba, nous semble s'avancer vers lui dans un nuage de parfums.

Comme l'amour et la divinité, la mort, qui est une nouvelle naissance sur un plan plus élevé, s'est toujours entourée de parfums. Ils étaient choisis spécialement pour cet usage. Pline affirme qu'avant le siège de Troie, les parfums artificiels n'étaient pas connus et que l'on se contentait de brûler, soit dans les temples, soit sur le bûcher mortuaire, les bois résineux qui avaient un parfum naturel, comme le cèdre, le ciste et certains genévriers, aussi le lentisque dans les pays où il abonde. Cependant, en lisant Homère, nous apprenons que bien des parfums étaient déjà connus, notamment l'essence de roses, ou, plutôt, leur huile obtenue par expression, qui appartenait à Vénus, de même que le pollen de safran appartenait à Apollon.

Les Egyptiens, maîtres en ce point comme en tous les autres, employaient les parfums les plus exquis dans les embaumements. Il va de soi que les dépenses engagées n'étaient pas les mêmes pour le pharaon et pour le simple mortel. Mais l'essentiel était d'assurer la durée de la momie et les parfums étaient déjà reconnus comme très aptes à chasser et faire disparaître tous les agents de corruption. Les momies embaumées avec le plus de faste étaient pratiquement imputrescibles; c'est pour-

quoi le Moyen-Age, qui considéra le parfum comme un excellent moyen thérapeutique, les achetait fort cher afin de les piler et de les mêler à des ingrédients pharmaceutiques. Toutefois, si la conservation du corps était d'une grande importance, car le *kâ* ne s'attache à ce corps qu'autant que sa forme subsiste, le symbolisme de cette durée préoccupait encore davantage les prêtres et les adeptes. Comme on le voit à la *quatrième porte* de la *Toute-puissance de l'Adepte* et des *Portes du Temple*, une partie, et non la moins importante de l'Initiation, consistait à mettre en fuite, au besoin par la force, les habitants de l'ombre et de la corruption, assimilés aux larves du bas-astral.

Le parfum utilisé pour de tels rites n'était pas chose indifférente. Ce sont toujours des résines qui remplacent les viscères et organes corruptibles qui macèrent dans les vases canopes, mais la valeur de ces résines varie grandement depuis la myrrhe la plus pure ou *sakté* et des parfums de deuxième et de troisième ordre bien suffisants pour les pauvres diables, assez heureux si leur *kâ* peut s'unir à leur corps et leur permettre de veiller encore au bonheur de ceux qui leur ont survécu.

(*à suivre*)

Anne OSMONT

Réunion de l'Ordre eudiaque

La prochaine réunion de l'*Ordre eudiaque* aura lieu le Dimanche 8 Octobre à la Fondation Henri Durville.

A 2 heures: réunion du Conseil d'administration. Examen des nouvelles demandes d'admission. Communications diverses intéressant l'Ordre.

A 2 heures et demie: soutenance de thèse pour l'accès au 1er grade majeur.

A 3 heures et demie: session d'examens donnant accès aux 1er, 2e et 3e grades mineurs.

INFORMATIONS EUDIAQUES

Pour la création de l' Eudianum

En Juin, nous sont parvenus les dons suivants:

M. Fonfraid Adrien (2e versement), 5 fr. — M. Girier Lucien (17e versement), 100 fr. — Pour la réalisation de l'*Eudianum*, 10 fr. — Mme Côme-Corneille Florelle, 40 fr. — Mme Veuve Gravey (42e versement), 10 fr. — M. Chastagnier Augustin (2e versement), 20 fr. — M. A. C. (70e versement), 120 fr. — M. Champmartin Joseph (8e versement), 24 fr. 75. — Mme Soudée Camille, 20 fr. — M. Ternois Marcel, 30 fr. — Mme Veuve Delange (5e versement), 5 fr. — M. A. (67e versement), 100 fr. — Mme Gioanni Léontine (4e versement), 15 fr. — Mme Rigaud Marie, 15 fr. — M. Butez Fernand (5e versement), 6 fr. 60. — Mme Braquit (5e versement), 34 fr. — M. Bernabot Georges, 15 fr. — M. Monteix Jean (8e versement), 50 fr. — M. Dautreix A. (8e versement), 10 fr. — M. Roux Auguste (16e versement), 25 fr. — Mme Theillet Florentine (62e versement), 10 fr. — M. Mercier Etienne (25e versement), 10 fr. — Mme Loriot (19e versement), 20 fr. — M. Decaevèle Julien, 10 fr. — Mlle Dietlin Marguerite (4e versement), 10 fr. — Mme R. (56e versement), 10 fr. — Le grain de sable d'une fidèle élève (81e versement), 10 fr. — Mlle Banse Odile (12e versement), 10 fr. — M. Renard Amand fils (14e versement), 50 fr. — Mme Veuve Cherrier (2e versement), 20 fr. — Mlle Letellier Marcelle, 50 fr. — M. Muriel Marcel (17e versement), 50 fr. — Mlle Guerbadot Emilienne (20e versement), 20 fr. — Mme Burette Mathilde (12e versement), 10 fr. — M. Wamba Auguste, 15 fr. — Mlle Barate Louise (12e versement), 50 fr. — M. Dutilleul Henri (2e versement), 20 fr. — M. Rakotonoely (2e versement), 20 fr. — Mme Morand Joseph, 20 fr. — Mme Leroy Blanche, 38 fr. 75. — Mme Bastard Léopold, 15 fr. — Mme Heyberger Fanny (21e versement), 20 fr. — Mme Danger (3e versement), 5 fr. — M. A. (68e versement), 10 fr. — Mme Ducamp Aimée, 40 fr. — Mlle Joubert Geneviève, 30 fr. — M. Couëdel Jean (3e versement), 20 fr. — M. Decaevèle Julien (2e versement), 15 fr. — M. A. (69e versement), 10 fr. — Mme

Privas (6e versement), 5 fr. — Mlle Sens Madeleine (2e versement), 26 fr. — M. A. C. (71e versement), 10 fr. — M. Naveau Emile (11e versement), 20 fr. — Mme Veuve Gravey (43e versement), 55 fr. — M. A. (70e versement), 10 fr. — M. Deleuil Philippe (43e versement), 10 fr. — Mlle Mamie Irène (13e versement), 27 fr. — Mme Déterville G. (9e versement), 100 fr. — Mme Alario (3e versement), 50 fr. — M. Camin Louis, 50 fr. — M. Baleyte H. (5e versement), 33 fr. 20. — M. Bourgeois Jules (6e versement), 50 fr. — Mme Veuve Sicre (39e versement), 30 fr. — Mme Pierrain (27e versement), 20 fr. — Mme Soudée Camille (2e versement), 15 fr. — Mme Guillemand, 20 fr. — Mme Laudrel Rosa (10e versement), 100 fr. — Mme Papeau Antoinette (12e versement), 8 fr. 50. — M. Roché B., 10 fr. — Mme Veuve Gravey (44e versement), 15 fr. — Mme de Rivasson Marguerite, 20 fr. — M. Dange Eugène (6e versement), 20 fr. — M. Camille Jean, 20 fr. — M. Decaevèle Julien (3e versement), 4 fr. — Une âme heureuse d'avoir souffert (42e versement), 10 fr. — Mme Picq (8e versement), 10 fr. — Mlle Picq Suzanne (19e versement), 10 fr. — Mme Laudrel Rosa (11e versement), 40 fr. — Mme V. (3e versement), 50 fr. —Mme Veuve Cherrier (3e versement), 20 fr. — M. Renard Amand fils (15e versement), 50 fr. — M. Boucaut René (12e versement), 3 fr. — Mme Serpoux Emilie (12e versement), 100 fr. — Mme Auvray Georgette (2e versement), 40 fr. — M. Dourille A. (4e versement), 50 fr. — M. Rongonia Jacques, 15 fr. — Mme Vallé Justine (15e versement), 20 fr. — M. Chabrol Antoine (11e versement), 30 fr. — M. Morisseau Alexandre (10e versement), 20 fr. — M. Juan Louis, 20 fr. — M. Poupault Fernand (11e versement), 16 fr. 95. — Mme Meurville Speroni (2e versement), 15 fr. — M. Meyer Guy (6e versement), 20 fr. — Mme Lavello Denise, 20 fr. — M. Guillemain René, 40 fr. — Mlle Wolff Alberte (4e versement), 30 fr. — Mlle Ledreux Madeleine (32e versement), 25 fr. — M. Bourguignon André, 40 fr. — Mlle Moynat Valérie (3e versement), 30 fr. — Mme Vazeille Louise, 20 fr. — Mme Laudrel Rosa (12e versement), 40 fr. — Soit:.. 2.787 95

Listes précédentes 260.790 75

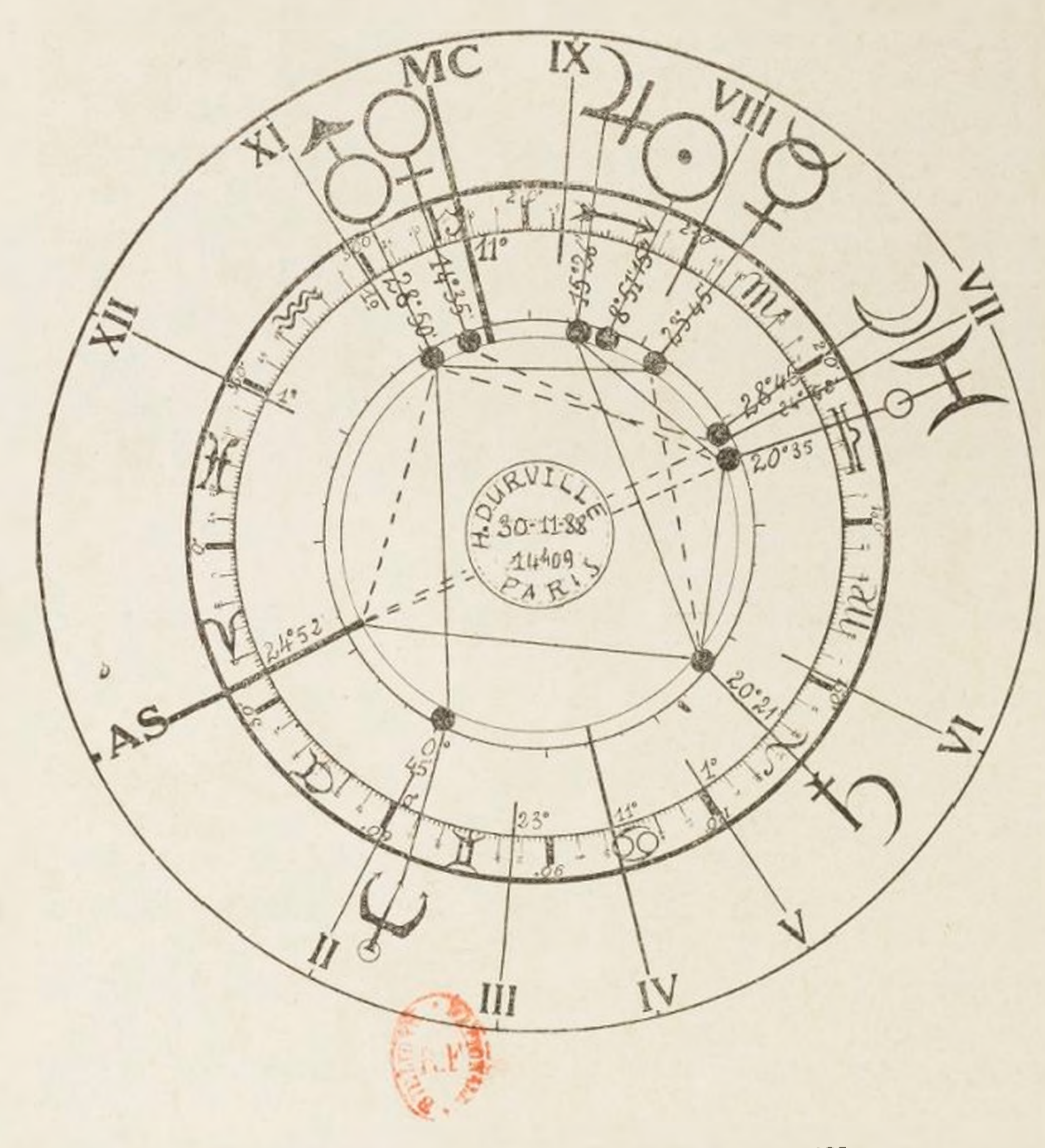
Total au 30 Juin: 263.578 70

Souscription pour achat de livres destinés à la Bibliothèque de l'*Eudianum:*

— Mlle Barate Louise, 10 fr.

Nous exprimons à nouveau à tous nos généreux donateurs notre sentiment de gratitude.

Henri DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e,



Horoscope de M. Henri Durville